

# ÉCRITS JUIFS



JUDAÏSME

ŒUVRES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION D'EDMOND FLEG

(V.)

# ÉCRITS JUIFS

DE

HENRI HEINE

traduits de l'allemand avec  
une introduction et des notes

PAR

LOUIS LALOY



F. RIEDER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

PARIS

M. CM. XXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :  
110 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR  
FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE  
VOIRON, DONT 10 HORS COMMERCE,  
NUMÉROTÉS DE A A J ET DE 1 A 100

TOUS DROITS RÉSERVÉS

## INTRODUCTION

Henri Heine a résumé, dans une lettre adressée à Philarète Chasles, le 11 janvier 1835, en réponse à une demande de renseignements et sans doute en vue d'un article, les événements de sa vie antérieure qui lui paraissaient intéresser la critique littéraire.

Je suis né en l'année 1800 (1), à Düsseldorf, cité rhénane qui fut occupée, de 1806 à 1814, par les Français, de telle sorte que dès mes premières années j'ai respiré l'air de France. J'ai reçu ma première éducation à l'école des Franciscains, dans cette ville, et passai ensuite au gymnase qu'on appelait alors le lycée. J'y ai fait mes humanités complètes, et me suis distingué dans la classe supérieure où le recteur Schallmeyer enseignait la philosophie, le professeur

(1) La date exacte est le 13 décembre 1799.

Brewer les mathématiques, l'abbé Daulnoie la rhétorique et la poésie françaises, et le professeur Kramer expliquait les poètes classiques. Tous ces maîtres sont encore de ce monde à l'exception du premier. Prêtre catholique, il s'était occupé particulièrement de moi, sans doute par égard pour le frère de ma mère, le conseiller de cour von Geldern, qui était son ami d'université, et aussi, je suppose, pour mon grand-père maternel le docteur von Geldern, médecin renommé qui lui avait sauvé la vie.

Mon père était négociant et avait une certaine aisance ; il est mort. Ma mère, une femme hors ligne, vit encore. J'ai une sœur, M<sup>me</sup> Charlotte von Embden, et deux frères. L'un a pris le nom de ma mère, il s'appelle Gustave von Geldern et il est officier de dragons au service de S. M. l'Empereur d'Autriche ; l'autre est le docteur Maximilien Heine, médecin militaire dans l'armée russe, et a fait en cette qualité la campagne des Balkans.

A partir de l'année 1819, c'est à Bonn, à Gœttingen et à Berlin que j'ai poursuivi mes études, interrompues par des accès d'humeur romantique, des tentatives d'établissement, des pensées d'amour et autres maladies. J'ai passé trois ans et demi à Berlin, où j'ai été en amitié avec les savants les plus distingués, mais ma santé y a souffert de toute sorte d'accidents et notamment d'un coup d'épée dans la région lombaire que je dois à un certain Scheller de Danzig, dont je n'oublierai jamais le nom, car c'est le seul homme qui ait su m'atteindre à l'endroit sensible.

Mes études dans les universités des villes que je viens de nommer ont duré en tout sept années, et c'est à Gœttingen, où j'étais revenu, que j'ai obtenu le grade de docteur en droit, après un examen à huis clos et une thèse soutenue en public, où le célèbre Hugo, alors doyen de la Faculté de droit, ne m'a épargné aucune des formalités de la scholastique. Si peu important que vous paraisse ce détail, je vous prie cependant de le prendre en considération, parce que dans un livre où l'on m'attaque je suis accusé d'avoir acheté mon diplôme. De tous les mensonges qu'on a imprimés sur ma vie privée, c'est le seul que je me soucie de réfuter. Voyez ce pédantisme ! On peut dire que je suis bâtard, fils de bourreau, voleur de grands chemins, athée, mauvais poète, je ne fais qu'en rire ; mais ce qui me brise le cœur, c'est de voir contesté mon titre de docteur. Entre nous soit dit, bien que docteur en droit, la jurisprudence est de toutes les sciences celle où je me connais le moins.

J'ai fait des vers depuis l'âge de seize ans. Mes premières poésies ont paru à Berlin en 1821 (1). Deux ans plus tard je publiais un nouveau recueil (2) ainsi que deux tragédies dont l'une, jouée à Brunswick, capitale du duché de ce nom, y fut sifflée (3). En

(1) Ce sont les pièces composées entre les années 1817 et 1821 qui formèrent par la suite, sous le titre de *Junge Leiden (Peines de jeunesse)* la première partie du *Buch der Lieder (Livre des chansons)*.

(2) Le *Lyrishes Intermezzo (Intermède lyrique)*.

(3) La tragédie d'*Almanzor*, dont l'unique représentation eut lieu le 20 août 1823. L'autre tragédie a pour titre *William Ratcliff*.

l'année 1826 a paru le premier volume des *Tableaux de voyages* ; les trois autres ont suivi, quelques années plus tard, chez MM. Hoffmann et Campe qui sont encore mes éditeurs. De 1826 à 1831, j'ai habité tantôt à Lünebourg, tantôt à Hambourg ou à Munich, où j'ai fait paraître, en collaboration avec mon ami Lindner, les *Annales politiques*. Entre temps, j'ai fait des voyages à l'étranger. Depuis douze ans je passe les mois d'été au bord de la mer, généralement dans une des petites îles de la mer du Nord. J'aime la mer avec passion, j'ai souvent chanté sa beauté, ses caprices. Les poésies sur ce sujet se trouvent dans l'édition allemande des *Tableaux de voyage* ; je les ai exclues de l'édition française ainsi que les chapitres de polémique sur la noblesse de naissance, les Teutomanes et la propagande catholique. J'ai encore parlé de la noblesse dans la préface aux *Lettres de Kahldorf* qui ne sont pas mon œuvre, comme le croit à tort le public allemand. Quant aux Teutomanes, ces vieilles commères d'Allemagne, dont le patriotisme ne consistait qu'en une haine aveugle contre la France, je les ai vivement pris à partie dans tous mes écrits. Cette animosité date du temps où j'étais étudiant, et mes camarades la partageaient. A la même époque j'ai combattu la propagande catholique et les Jésuites d'Allemagne, non moins pour confondre des calomnieurs qui avaient été les premiers à m'attaquer, que pour donner satisfaction à un sentiment protestant. Ce sentiment m'a peut-être entraîné trop loin en certaines circonstances, car le protestantisme à mes yeux n'était

pas seulement une religion libérale, mais le point de départ de la révolution allemande, et ce n'est pas seulement l'acte de baptême qui m'attachait à la confession luthérienne, c'est une ardeur combative qui m'enrôlait dans les rangs de cette église militante. Mais dans le temps même où je défendais les revendications sociales du protestantisme, je n'ai jamais caché mes sympathies panthéistes. C'est ce qui m'a fait accuser d'athéisme. Des personnes mal renseignées ou mal intentionnées ont depuis longtemps répandu le bruit que j'aurais porté l'habit saint-simonien ; d'autres m'honorent du nom de Juif. Je regrette de n'être pas toujours en état de répondre comme il faut à ces bons procédés.

Je n'ai jamais fumé ; je ne suis pas davantage un amateur de bière, et c'est en France que j'ai pour la première fois mangé de la choucroute. En littérature, j'ai essayé de tous les genres. J'ai composé des poésies lyriques, épiques et dramatiques ; j'ai écrit sur l'art, sur la philosophie, la théologie, et la politique, Dieu me pardonne ! Voilà douze ans qu'on parle de moi en Allemagne, tantôt en bien, tantôt en mal, toujours avec passion, et indéfiniment. Ici je suis détesté, là je suis maudit, ailleurs divinisé, ailleurs encore vilipendé. J'habite la France depuis le mois de mai 1831. Il y a près de quatre années que je n'ai plus entendu le rossignol d'Allemagne.

Mais en voilà assez car je deviens triste. Si vous désirez d'autres détails, je vous les donnerai volontiers et serai toujours heureux si vous vous adressez directe-

ment à moi. Dites du bien de moi, dites du bien de votre prochain, selon le précepte de l'Évangile, et veuillez agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquelle je suis, etc.

Il manque une date à cette autobiographie : c'est celle du baptême, qui avait eu lieu en l'année 1825. Jusque là, Henri ou plus exactement Harry (1) Heine appartenait à la religion juive, comme son père Samson Heine et sa mère née Peira van Geldern. Les idées libérales étaient alors fort répandues dans la bourgeoisie israélite. Charlotte, la sœur de Henri, née un an après lui, recevait l'éducation dans une maison dirigée par des religieuses catholiques. Cependant les rites de la religion familiale étaient strictement observés, et Harry, en même temps qu'il fréquentait l'école primaire établie dans le couvent désaffecté des Franciscains, allait apprendre l'hébreu chez un maître particulier, du nom de Rintelsohn. Dans le *Livre de Le Grand*, publié en 1826,

(1) On lui avait donné ce prénom parce que c'était le nom d'un vieil ami de la famille établi à Liverpool.

on trouve, parmi d'autres souvenirs de son enfance, celui-ci où il n'est pas difficile de faire la part de l'exagération amusante :

Dans les sombres galeries voûtées du couvent des Franciscains, non loin de la salle de classe, était accroché un grand Christ en croix de bois gris, rude image qui parfois encore apparaît dans mes rêves avec le regard fixe et triste de ses yeux sanglants ; souvent, je m'arrêtais là pour prier : « Dieu de souffrance, torturé comme moi, si cela t'est possible, tâche donc que je puisse me mettre dans la tête les verbes irréguliers de la grammaire latine ! » Quant au grec, je n'en veux pas parler pour ne pas me mettre en colère. Les moines du moyen âge n'avaient pas entièrement tort, quand ils le prétendaient une invention du Diable. Dieu sait le mal que cette langue m'a donné. L'hébreu me réussissait mieux, parce que j'ai toujours eu une prédilection marquée pour les Juifs, bien que jusqu'à l'heure présente ils ne cessent de mettre en croix mon honneur ; pourtant je n'ai pu arriver à en savoir aussi long que ma montre, qui à force de fréquenter les usuriers avait adopté plusieurs usages israélites, comme de s'arrêter le jour du sabbat ; elle avait appris la langue sacrée au point d'en réciter plus tard la grammaire ; plus d'une fois, en mes nuits sans sommeil, je l'ai entendue, non sans surprise, qui se débitait à elle-même, de son tictac, la conjugaison : katal, katalta, katalti, kittel, kittalta, kittalti, pokat, pokadeti, pikat, pik, pik.

Samson Heine était dans les affaires ; il s'occupait, sans grand succès à ce qu'il semble, de commission. Son frère Salomon, banquier à Hambourg, y avait fait fortune, et c'est à lui qu'il confia le jeune Harry en 1816, en qualité, comme l'a dit plus tard le poète, « d'apprenti millionnaire ». L'apprentissage ne réussit pas. Établi à son compte en 1818, il fallut liquider au début de l'année suivante. Salomon se résigna : son neveu se montrant inapte au négoce, il n'y avait plus d'avenir pour lui que dans les professions libérales. Il s'engagea généreusement à payer les frais de ses études, sous la condition qu'il devînt docteur en droit, pour prendre ensuite une étude d'avocat à Hambourg.

Durant le temps qu'il passa auprès de l'oncle Salomon, Harry s'était passionnément épris de la troisième de ses filles, Amélie. Ce fut le grand amour de sa vie et celui dont il eut le plus à souffrir. Lorsqu'il ne fut plus là, la jeune fille, livrée sans défense aux sages conseils des siens, finit par y céder. Le 1<sup>er</sup> mai 1821, Harry qui se trou-

vait alors à Berlin, reçut la nouvelle de son mariage avec un propriétaire foncier de Kœnigsberg, appelé John Friedländer. Ce fut un coup dont il pensa mourir. Mais il n'en rendit pas Israël responsable.

Bien que l'étude de la philosophie et particulièrement celle de la métaphysique de Hegel aient extirpé de son esprit les dernières traces de croyance religieuse, il reste attaché profondément au judaïsme. Il entre, le 4 août 1822, dans l'*Union pour la civilisation et la science des Juifs*, fondée trois ans plus tôt par ses amis, Gans, Zunz et Moser. Il y combat énergiquement le parti réformateur qui à cette époque voulait donner à la religion juive des cérémonies analogues à celles de l'église évangélique. C'est qu'il déteste le christianisme. Le 1<sup>er</sup> avril 1823, il écrit à Emmanuel Wohlwill :

La chute finale du christianisme me paraît de plus en plus évidente. Voilà assez longtemps que cette idée vermoulue se maintient. J'appelle le christianisme une idée, mais de quelle espèce ! Il y a des systèmes d'idées corrompues, qui font leur nid dans les fissures du vieux monde et la literie abandonnée de l'esprit divin, com-

me les punaises dans le matelas d'un Juif polonais. Si on vient à écraser une de ces idées-punaises, elle laisse une odeur infecte qui dure des milliers d'années. C'est le cas du christianisme, écrasé depuis dix-huit cents ans, et qui depuis ce temps n'a cessé d'empester l'air que nous respirons, pauvres Juifs.

Il s'explique avec moins de violence, mais plus de netteté encore, dans une lettre à Maurice Embden du 3 mai de la même année :

Je suis comme vous un indifférent en religion, et mon attachement au judaïsme provient uniquement de ma profonde antipathie pour le christianisme.

Son drame d'*Almanzor*, écrit en 1821, traduit le même sentiment sous une forme poétique et par l'intermédiaire d'une fiction : au lieu des Juifs, il y maudit les Musulmans passés au christianisme. Mais il était né pour la poésie lyrique et non pour le théâtre. Si sincère que soit son indignation, elle ne trouve plus, quand elle est ainsi transposée, que des expressions banales qui justifient la chute de l'ouvrage.

Dans les premiers mois de l'année 1825, il travaillait avec ardeur, en consultant les

documents historiques, à un récit en prose intitulé le *Rabbin de Bacherach*. A la fin de juillet, il avait achevé les deux premiers chapitres où l'on voit un rabbin, dans les dernières années du xv<sup>e</sup> siècle, quitter précipitamment la petite ville des bords du Rhin pour échapper au massacre qui se prépare, et trouver avec sa femme, la belle Sara, un refuge à Francfort. C'est une narration agréable, un peu lente, selon la mode du temps, chargée de traits de mœurs, illustrée de descriptions pittoresques. Bien éloignée de cette simplicité discrète et réticente qui donne à sa poésie lyrique un magique pouvoir de suggestion, la prose de Heine est volontiers prolix dans le récit et ne se ressaisit que pour les analyses de la critique ou les traits de la satire.

Heine, en septembre 1825, se plaint à son ami Moser d'avoir dû quitter son travail :

Je t'enverrai peut-être aujourd'hui même un poème de mon *Rabbin*, où je viens, par malheur, d'être encore interrompu. Je t'en prie, n'en dis rien à personne, non plus que de tout ce que je te confie sur ma vie.

privée. Un jeune Juif d'Espagne, Juif de cœur, qui se fait baptiser parce qu'il a trop de goût pour les biens de ce monde, envoie ces vers traduits de l'arabe à un compatriote.

Le poème ainsi annoncé ne nous est pas parvenu, non plus que la suite du récit, que Heine avait rédigée peu après, à ce qu'il semble, mais sans la publier. Le manuscrit déposé chez sa mère fut détruit par un incendie. Au lieu de le reconstituer, Heine écrivit un troisième chapitre, dans un ton sans doute différent, car le Juif renégat semble y prendre le beau rôle. Ce chapitre ne termine pas l'histoire qui parut sous cette forme, en 1840, et Heine n'y revint plus.

Quel était donc l'événement qui, au mois d'août 1825, l'avait arraché à sa table de travail ? C'était le baptême, qu'il était allé recevoir dans la petite ville de Heiligenstadt. La cérémonie se passa très simplement, dans la maison du pasteur évangélique Gottlob Christian Grimm, avec le docteur Charles Frédéric Bonitz pour unique parrain. C'est en ce jour que le prénom de Harry fut changé

en celui de Henri. L'allusion de la lettre à Moser s'éclaircit surtout quand il ajoute :

Peut-être est-il quelque peu embarrassé de déclarer à son ami, par écrit et sans détours, une action qui n'est pas très noble, mais il lui envoie le poème. N'y pense plus.

Mais au début de cette même lettre, parlant des Japonais qui « ne détestent rien au monde autant que la croix », il proclamait : « Je veux être Japonais. »

On peut se demander, si tels sont, un mois à peine après son adhésion à la religion chrétienne, ses sentiments intimes, pourquoi il a sollicité le baptême. La plus franche réponse paraît être donnée par cette pensée dont il avait pris note et qui ne fut publiée, avec d'autres du même genre, qu'après sa mort :

Si je suis devenu chrétien, c'est par la faute des Saxons qui ont soudain changé de camp à Leipzig, ou de Napoléon qui n'avait pas besoin vraiment d'aller jusqu'en Russie, ou encore du professeur de géographie qui à l'école de Brienne avait négligé de lui apprendre que l'hiver est très froid à Moscou.

En d'autres termes, Heine n'aurait pas été obligé de se convertir publiquement au christianisme si les provinces rhénanes étaient restées sous la domination française, qui permettait aux Juifs l'accès de toutes les carrières. Son calcul, comme il arrive d'ordinaire, fut déjoué par les événements. Dès le 9 janvier 1826, il regrettait un changement de religion qui le rendait « également odieux aux Juifs et aux chrétiens ». Il ne fut nommé professeur ni à Berlin, ni à Munich. Ayant rendu responsable de ce dernier échec le parti des Jésuites et surtout le comte Platen, il eut avec lui une polémique violente au cours de laquelle il rompit l'amitié du fidèle Moïse Moser, coupable de n'en pas avoir approuvé tous les procédés : il faut avouer que Heine, dans les *Bains de Lucques* (1), avait pris Platen assez grossièrement à partie pour ses mœurs. En 1830, les espoirs qu'avaient fait naître dans toute l'Europe les journées de juillet furent bientôt déçus. Heine, qui

(1) Deuxième partie des *Tableaux de voyage* (1828).

les avait partagés d'enthousiasme, ne parvint même pas à obtenir une modeste place de conseiller-syndic à Hambourg. Quittant son ingrate patrie, il résolut alors d'aller chercher fortune en France et arrivait à Paris le 1<sup>er</sup> mai 1831.

Grâce à une petite rente de l'oncle Salomon et à des chroniques envoyées à différents journaux d'Allemagne, il trouva moyen d'y vivre sans trop de difficultés, et dans une société si agréable qu'il ne songea plus au retour. Dès la fin de la première année, il écrit à Ferdinand Hiller qu'il se trouve là « comme le poisson dans l'eau ». Il fait la connaissance de tous les auteurs célèbres du temps. Théophile Gautier écrit, en 1833, la préface à la traduction des *Tableaux de voyage*. Ses idées humanitaires, désormais sans entraves, l'avaient mené droit à la doctrine de Saint-Simon ; la première édition de son livre de l'*Allemagne*, en 1833, est dédiée au Père Enfantin. Ce livre réunit une suite d'articles qui lui avaient été demandés par la *Revue des Deux Mondes*. Il est alors

vivement attaqué, en Allemagne, par les conservateurs que Heine appelle les Teutomanes, à cause de l'approbation sans réserve qu'il y donne aux écrivains allemands de la nouvelle école, tels que Laube et Gutzkow. Tous les ouvrages que Heine publie et publiera à partir de ce moment sont interdits en Prusse et dans les principaux états d'Allemagne. C'était l'empêcher de continuer sa collaboration aux journaux de son pays et le priver du plus clair de ses revenus. En manière de compensation, le gouvernement français lui accorda une pension de quatre cents francs par mois. Après la révolution de 1848, les républicains trouvèrent, dans les archives du ministre des Affaires Étrangères, la trace de ces subsides et Heine dut se défendre contre l'accusation de vénalité. L'air de France le guérit de son exaltation ; le scepticisme l'encourage à la satire. *Atta Troll*, écrit en 1841, après les mouvements révolutionnaires d'Allemagne, est la parodie de la poésie politique et humanitaire, telle que peut la concevoir un ours des Pyrénées, le héros qui donne son nom à

cette épopée burlesque. En 1844, après deux voyages en son pays natal, Heine écrit le poème de l'*Allemagne*, qui est sans indulgence, mais non sans affection. Il n'a jamais voulu, malgré les conseils de ses amis, solliciter la naturalisation française.

Après plusieurs amitiés passagères dont témoignent les dédicaces de petits poèmes à Séraphine, Angélique, Diane, Hortense, Clarisse, Yolande, Marie, Jenny, Emma et Kitty, Henri Heine avait distingué, sur la fin de l'année 1834, une jeune fille appelée Mathilde Mirat qui était vendeuse dans un magasin de chaussures non loin du Palais de Justice. Il l'épousait le 30 août 1841, dans l'église de Saint-Sulpice. Sa situation n'en fut pas améliorée, car la pauvre enfant, qui ne connaissait rien à la poésie, ne s'entendait guère mieux au ménage. La mort de l'oncle Salomon, en 1845, fut une catastrophe : son fils refusa de continuer la rente de 400 francs par mois, qui n'était pas portée sur le testament. Ce n'est qu'en février 1847 qu'il se laissa fléchir. Dans l'intervalle, Henri Heine avait été frap-

pé d'une attaque et la paralysie s'étendit progressivement, accompagnée de douleurs fulgurantes qui ne laissent aucun espoir. Le *Romancero*, qui contient les *Mémoires hébraïques*, a été composé pendant cette dernière maladie, de 1846 à 1851. Heine fut délivré de ses souffrances le 17 février 1856, à quatre heures trois quarts du matin. Les poésies écrites après 1851 sont posthumes.

On trouvera dans le présent recueil non seulement les poèmes dont le sujet est emprunté à la Bible ou à l'histoire d'Israël, mais ceux qui ont paru, pour employer une expression dont il s'est servi lui-même « juifs de cœur ». On me demandera : « Qu'entendez-vous par là ? » Ce n'est pas à moi de répondre. La réponse doit se trouver dans les textes qu'on va lire, ou si elle n'y est pas, j'aurai perdu mon temps.

Comment j'ai procédé pour faire mon choix ? Par élimination. Devant chaque pièce de vers, je me suis demandé : « L'aurait-il écrite, s'il n'eût pas été Juif de naissance ? » C'est à ce crible que j'ai passé tous ses poèmes,

observant pour les plus étendus la division en chapitres qu'il a lui-même pris soin de marquer.

La versification allemande ne tient compte, en principe, que des syllabes frappées de l'accent tonique. En français toutes les syllabes ont valeur égale si elles ne sont pas muettes. Il faut donc, en passant d'une langue à l'autre, traduire le rythme, comme on traduit les mots. La rime n'est pas obligatoire ; souvent elle ne se présente, dans les quatrains, que de deux en deux vers. Elle se contente, plus volontiers qu'en français, d'approximations. C'est ce qui a permis de la représenter, dans un assez grand nombre de cas, par l'assonance qui n'exige que l'identité de la voyelle ou celle de la consonne, dans la syllabe finale.

Le texte est celui de l'édition complète publiée à Hambourg, chez Hoffmann et Campe, en 1887, avec une introduction biographique du Dr G. Karpeles, dont sont tirés les renseignements qui précèdent. Les citations de lettres sont empruntées au livre du Dr Hugo

Bieber intitulé *Heinrich Heine, Confessio judaica*, qui a paru à Berlin, dans l'édition du *Welt-Verlag*, en 1925.

L'ordre suivi est celui de l'auteur, pour les pièces d'un même recueil, et d'un recueil à l'autre, l'ordre chronologique de la publication.

Les titres entre crochets ont été ajoutés par le traducteur.

Aucun texte n'a été emprunté aux articles ou aux livres que Heine a écrits en français (1). Toutes les traductions sont nouvelles.

LOUIS LALOY.

(1) *Lutèce. — De la France. — De l'Allemagne. — Allemands et Français.* Tous ces ouvrages ont été publiés, par Heine lui-même, dans une version allemande, souvent plus complète et toujours dans un style meilleur. Il écrit correctement en français, et trouve les mots justes, mais reste fidèle à la syntaxe germanique, qui alourdit sa phrase.

# POÉSIE



I

[LE MALHEUR]

Je ne me croyais pas de force  
à résister, sur le moment,  
J'ai résisté, j'ai eu la force,  
mais ne demandez pas comment.

## II

## BALTHAZAR

Le milieu de la nuit approche,  
tout repose dans Babylone.

Seul, le palais du roi flamboie :  
là-haut, à grand bruit on festoie.

Là-haut, dans le palais royal,  
c'est le festin de Balthazar.

Ses gens rangés dans la brillante salle  
vident la coupe où le vin étincelle.

Le choc des tasses, les cris des buveurs  
plaisent au roi, charment sa sombre humeur.

---

Le rouge lui monte au visage,  
le vin lui donne du courage.

Bientôt, en sa fureur aveugle,  
il s'en prend à Dieu, d'injures l'accable.

A pleine voix, de tout cœur il l'insulte,  
la foule fait chorus et hurle.

Il donne un ordre, un serviteur  
s'élançe, est déjà de retour.

Sur sa tête un monceau d'or élevé,  
trésor pris au temple de Jéhovah.

Le roi de sa main sacrilège a pris  
un vase sacré, jusqu'au bord l'emplit.

D'un seul trait il le vide, en hâte,  
pour crier, la bouche écumante :

« Jéhovah ! je me moque bien de toi :  
de Babylone, je suis roi ! »

A peine dits les mots terribles  
qu'il sent une terreur inexplicable.

Le rire sonore s'éteint,  
un silence de mort descend,

et voilà que sur le mur blanc  
paraît la forme d'une main.

En lettres de feu elle écrit  
sur le mur, et s'évanouit.

Le roi n'a pas bougé, hagard,  
genoux tremblants, pâle comme la mort.

Les autres sont transis de froid,  
et pas un n'élève la voix.

Les mages sont appelés ; aucun d'eux  
n'a su déchiffrer les signes de feu.

Cette même nuit Balthazar  
fut tué par ses serviteurs.

## III

## [BONHEUR]

Je regarde au fond de tes yeux,  
et mon cœur n'est plus malheureux.  
Mais pour un baiser de tes lèvres,  
je me sens guéri de ma fièvre.

Sur ton sein ma tête s'incline,  
c'est la félicité divine.  
Mais si tu prononces : « Je t'aime »,  
vois couler mes larmes amères.

## IV

## [DOULEUR]

Je ne me plains pas, dût mon cœur se fendre.  
Amour perdu, je ne veux pas me plaindre.  
Le diamant brille en tes beaux atours,  
sans un rayon pour la nuit de ton cœur.

Je le sais bien, car je t'ai vue en songe,  
et dans ton cœur j'ai vu la nuit profonde  
et le serpent qui te ronge en silence,  
et tu n'as pu me cacher ta souffrance.

## V

## [FOLIE]

Ils t'ont dit bien des choses  
très fâcheuses pour moi ;  
de ce qui me tourmente  
ils n'ont pas dit un mot.

Importants, sûrs d'eux-mêmes,  
ils m'ont, l'air soucieux,  
traité de méchant homme.  
Tu as cru tout cela.

Mais ce qui est le pire,  
ils n'ont pu le savoir.  
La pire des sottises,  
je la garde en mon cœur.

## VI

[APRÈS]

Quand tu reposeras dans l'ombre  
du tombeau noir et froid,  
chère, je veux alors descendre  
me coucher près de toi.

T'embrasser, te serrer bien fort,  
toute muette et blême,  
dans un si furieux transport  
que j'en mourrai moi-même.

Minuit, c'est l'heure de la fête  
où les morts vont danser.  
Nous, sans quitter notre retraite,  
nous tiendrons enlacés.

Et quand le Jugement dernier  
rassemblera les hommes,  
nous, sans de rien nous soucier,  
resterons où nous sommes.

## VII

## [MESSAGES]

Avec mes grandes peines  
je fais ces petits vers  
qui volent vers son cœur  
dans un battement d'ailes.

Ils reviennent, navrés,  
sans rien vouloir me dire  
de ce qu'ils ont pu lire  
dans ce cœur adoré.

## VIII

## [CONVERSATION]

Ils entouraient la table à thé,  
parlant d'amour abondamment.  
Ces messieurs prônaient la beauté,  
et les dames le sentiment.

« L'amour doit être platonique, »  
dit le sec conseiller de cour.  
Avec un sourire ironique,  
sa femme retient un soupir.

Le chanoine ouvre en grand la bouche :  
« Si son ardeur est trop charnelle,  
il se peut que la santé souffre.  
— Comment donc ? » fait la demoiselle.

Mélancolique, la comtesse  
le déclare une passion,  
et présente avec politesse  
la tasse à monsieur la baron.

Il restait encore une place :  
c'était la tienne, mon trésor.  
Comme tu aurais avec grâce  
su leur parler de notre amour !

## IX

## [POISON]

Mes vers contiennent du poison,  
surprenant serait le contraire :  
tu as toi-même empoisonné  
ma vie en sa fleur printanière.

Mes vers contiennent du poison,  
surprenant serait le contraire :  
j'ai dans le cœur plus d'un serpent,  
sans te compter, ô toi que j'aime.

## X

## [RENCONTRE]

C'est la famille de l'aimée  
que j'ai rencontrée en voyage :  
père, mère, petite sœur,  
m'ont reconnu, sont fort aimables.

Ils demandent comment je vais,  
répondant aussitôt d'eux-mêmes  
que je n'ai pas du tout changé,  
sauf le teint, qui est un peu blême.

C'est à mon tour de m'enquérir  
de parents, d'amis assommants,  
et du petit chien favori  
qui aboyait si gentiment.

---

Je demande aussi comment va  
l'aimée, aujourd'hui jeune épouse :  
elle aura bientôt un enfant,  
et la famille en est heureuse.

Je leur en fais mon compliment  
et dans un aimable murmure  
les charge de féliciter  
sincèrement la jeune mère.

La petite sœur interrompt  
pour dire que le gentil chien  
en grandissant a pris la rage,  
et qu'on l'a noyé dans le Rhin.

La petite sœur ressemble à l'aimée,  
surtout quand elle rit.  
Elle a les mêmes yeux  
qui tant m'ont fait souffrir.

## XI

[MAXIMES]

Homme, ne médis pas du diable,  
brève est l'existence mortelle,  
et l'on ne peut traiter de fable  
la damnation éternelle.

Homme, il te faut payer tes dettes,  
longue est l'existence mortelle,  
tu auras besoin qu'on te prête  
dans les formes habituelles.

## XII

## [BÉNÉDICTION]

Pareille à une fleur,  
si belle, douce et pure,  
que je sens à te voir  
une secrète peine.

Je souhaite d'étendre  
mes deux mains sur ta tête  
prient Dieu qu'il te garde  
si douce, pure et belle.

## XIII

[MIRACLE]

Je suis, en rêve, le bon Dieu,  
je trône en haut du ciel,  
les anges font, autour de moi,  
l'éloge de mes vers.

A moi desserts et friandises,  
gâteaux à pleine assiette  
arrosés d'un crû renommé,  
et je n'ai plus de dettes.

Et cependant l'ennui me ronge,  
je regrette la terre,  
et voudrais, si je n'étais Dieu,  
que le Diable me prenne.

« Gabriel, mon bel ange long,  
mets-toi debout bien vite,  
va dire à mon ami Eugène  
qu'il vienne tout de suite.

« Va le chercher, non au collège,  
devant une bouteille ;  
va le chercher, non à l'église,  
chez une demoiselle. »

L'ange a ouvert ses grandes ailes  
et fait la commission.  
Il me ramène mon ami,  
ce brave compagnon.

« Oui, mon cher, je suis le bon Dieu  
qui de ce monde est roi.  
Je te l'avais bien dit, qu'un jour  
j'aurais un bel emploi.

Je fais tous les jours des miracles  
à en être ébloui.  
C'est à Berlin, tu vas bien rire,  
que j'opère aujourd'hui.

Je veux que par toutes les rues,  
chaque pavé se fende  
pour qu'on y découvre enfermée  
une huître bien vivante.

Je veux que le jus de citron  
tombe en fraîche rosée,  
et des ruisseaux de vin du Rhin  
tout au long des chaussées. »

Les Berlinoïses feront bombance  
de ces friands morceaux.  
Messieurs les juges iront boire  
à même le ruisseau.

Pour les poètes, quelle aubaine !  
ils vont se croire au ciel.  
Les lieutenants, les porte-enseignes  
en lècheront le sol.

Les lieutenants, les porte-enseignes,  
ce sont eux les plus sages :  
ils pensent qu'on ne verra pas  
tous les jours ce prodige.

## XIV

## DONNA CLARA

Au jardin couleur du soir,  
va la fille de l'alcade ;  
à ses pieds, dans le château,  
sonnent trompettes, timbales.

« Je suis lasse de ces danses,  
et des compliments flatteurs  
des galants qui me comparent  
au soleil, si gentiment.

J'ai assez de tout au monde,  
depuis que ce cavalier  
sous ma fenêtre a joué  
de son luth, au clair de lune.

Quelle haute et fière mine,  
quel éclat en son regard,  
et quelle noble pâleur :  
il semblait un vrai saint Georges. »

Donna Clara rêve ainsi ;  
baisse les yeux, les relève,  
et découvre devant elle  
le cavalier inconnu.

Les mains jointes, parlant bas,  
ils s'en vont au clair de lune,  
le zéphir les accompagne,  
et les roses leur font signe.

Les roses qui leur font signe  
sont d'ardentes messagères.  
« Mais dis-moi, ma bien-aimée,  
pourquoi tu rougis soudain ?

— Une mouche m'a piquée,  
et les mouches, mon ami,  
me sont en horreur, autant  
que les Juifs au nez crochu.

— Ne t'occupe pas des mouches,  
ni des Juifs, dit le galant. »  
Et les amandiers répandent  
à l'envi leurs blancs pétales.

A l'envi les blancs pétales  
exhalent un doux parfum.  
« Mais dis-moi, ma bien-aimée,  
ton cœur est-il tout à moi ?

— Oui, je t'aime, mon ami,  
je le jure par le Christ,  
que ces Juifs ont mis à mort,  
les maudits, les scélérats.

— Ne t'occupe pas du Christ,  
ni des Juifs, dit le galant. »  
Comme en rêve au loin s'inclinent  
les lys nimbés de lumière.

Les lys nimbés de lumière,  
yeux levés sur les étoiles.  
« Mais dis-moi, ma bien-aimée,  
ton serment est-il bien vrai ?

— Il est bien vrai, mon ami,  
vrai comme mon sang est pur  
de mélange avec les Maures  
ou l'immonde race juive.

— Ne t'occupe pas des Maures,  
ni des Juifs, dit le galant. »  
Et vers un buisson de myrtes.  
il conduit la jeune fille.

Aux tendres filets d'amour  
il la prend à son insu.  
Moins de mots que de baisers,  
et les cœurs se sont livrés.

C'est l'hymne des fiançailles  
que chante le rossignol,  
et les vers luisants dans l'herbe  
font danser leurs gais flambeaux.

Au silence du feuillage  
on entend à peine encore  
le murmure bas des myrtes  
ou le souffle égal des fleurs.

---

Mais trompettes et timbales  
au château soudain résonnent.  
Clara s'éveille et s'arrache  
aux bras de son bien-aimé.

« On m'appelle, mon ami,  
mais avant de nous quitter,  
dis-moi ton nom, ton doux nom,  
que je ne sais pas encore. »

Le cavalier souriant  
baise les doigts de sa dame,  
puis ses lèvres, puis son front,  
et prononce enfin ces mots :

« Ma belle, pour vous servir,  
je suis le fils du savant  
et vénéré grand rabbin  
Israël de Saragosse. »

## XV

[DÉDICACE]

Éclate en claires plaintes,  
triste chant des martyrs  
dont j'ai tenu secrète  
longtemps la sombre ardeur.

Il faudra qu'on l'entende,  
qu'il pénètre les cœurs,  
j'évoque en sa puissance  
l'éternelle douleur.

Grands et petits, tous pleurent,  
même les froids messieurs,  
même les fleurs, les femmes,  
les étoiles des cieux.

Et ces larmes unies  
vers le sud descendant  
coulent silencieuses  
jusqu'au fleuve Jourdain.

## XVI

## [PROFESSION DE FOI]

Le sapin de ses doigts verts  
frappe à la fenêtre basse ;  
trahie par ce rayon d'or,  
la lune écoute en silence.

De la chambre un ronflement  
vient, discret, c'est père et mère.  
Mais nous n'avons pas sommeil,  
nous avons trop à nous dire.

« Que tu aies beaucoup prié  
c'est ce que j'ai peine à croire.  
A ta lèvre un mauvais pli  
ne vient pas de la prière.

---

Ce pli si mauvais, si froid  
que j'en suis toute effrayée ;  
je regarde alors tes yeux,  
et me voilà rassurée.

Mais comment peux-tu bien croire,  
croire ainsi qu'il est prescrit ?  
Tu croirais à Dieu le père,  
au Fils et au Saint-Esprit ?

— Mon enfant, petit garçon,  
sur les genoux de ma mère,  
j'adorais le Tout-Puissant,  
et croyais à Dieu le Père.

Il a créé l'univers,  
la terre qui est si belle,  
les hommes, fixé le cours  
du soleil et des étoiles.

Plus tard, en prenant de l'âge,  
j'ai appris à réfléchir,  
je suis devenu plus sage,  
et j'ai cru au divin Fils.

Au Fils qui de son cœur tendre  
nous a donné tout l'amour ;  
comme il fallait s'y attendre,  
le peuple l'a mis à mort.

Aujourd'hui je suis un homme,  
j'ai lu, j'ai vu du pays,  
et c'est de toute mon âme  
que je crois au Saint-Esprit.

Il a fait de grands miracles,  
il en fera de plus grands,  
il a délivré l'esclave  
et abattu le tyran.

Il guérit les maux funestes  
fait régner une autre loi,  
et les hommes, par noblesse  
de naissance, ont mêmes droits.

Il disperse les nuées  
du raisonnement obscur  
par qui fut empoisonnée  
toute joie en notre cœur.

Mille chevaliers, en armes,  
à le servir sont voués,  
animés de grand courage  
et de bonne volonté.

Leurs épées sont éclatantes,  
leurs étendards déployés.  
Oui, tu serais bien contente  
de voir ces fiers chevaliers ?

Regarde-moi, et puis donne  
un baiser à ton ami :  
je suis moi-même en personne  
chevalier du Saint-Esprit. »

## XVII

## A UN APOSTAT

Sainte ardeur de la jeunesse,  
prompt retour à la raison !  
Tu as fait, en ta sagesse,  
la paix avec ces messieurs.

Tu as rampé vers la croix,  
la même croix que naguère  
tu voulais fouler aux pieds,  
abattue en la poussière.

C'est l'effet d'avoir lu trop  
tous ces Schlegel, Haller, Burke.  
Hier on était un héros,  
aujourd'hui un maître fourbe.

## XVIII

## LE NOUVEL HOPITAL ISRAELITE DE HAMBOURG

Un hôpital pour de pauvres Juifs malades,  
pour des êtres humains trois fois malheureux,  
aux prises avec ces trois cruels tourments,  
pauvreté, douleur physique, juiverie !

Le plus atroce des trois est le dernier,  
le mal de famille, héritage des siècles,  
contracté jadis sur les rives du Nil,  
le culte étranger que l'Égypte a maudit !

Mal profond, rebelle à tous les traitements,  
douches, bains de vapeur, savants appareils  
de la chirurgie, ordonnances, remèdes,  
que pourtant la maison offre en abondance.

Le temps, dieu éternel, pourra-t-il guérir  
le mal que le père transmet à son fils ?  
Le petit-fils un jour, sauvé, délivré,  
connaîtra-t-il la sagesse et le bonheur ?

Je l'ignore. Mais nous devons savoir gré  
à ce cœur généreux et bien inspiré  
qui faute de guérir a voulu calmer  
la douleur, versant un baume sur les plaies.

Le cher homme ! il a élevé un abri  
pour les souffrances auxquelles met un terme  
l'art du médecin, ou à défaut, la mort,  
sans oublier les lits, les soins nécessaires.

En homme pratique, il a fait le possible,  
aux bonnes œuvres assurant le salaire,  
bienfaiteur des hommes au soir de sa vie,  
et dans la charité trouvant son repos.

Il a donné sans compter ; mais de ses dons  
le plus précieux encore est cette larme,  
la belle et douce larme qu'il a versée  
sur l'incurable souffrance de ses frères.

## XIX

[HÉRODIADE]

Mais la troisième figure  
qui a tant ému ton cœur,  
venait-elle de l'enfer,  
pareille à ses deux compagnes ?

Ange ou démon, je ne sais,  
d'autant que chez une femme  
on ne voit guère où commence  
le démon, et finit l'ange.

Son visage avait l'éclat  
maladif de l'Orient ;  
mise comme une princesse  
dans les *Mille et une Nuits*.

Douces lèvres de grenade,  
nez de lis, fin et courbé,  
la souplesse et la fraîcheur  
d'un palmier de l'oasis.

Sur la blanche haquenée  
la princesse était juchée,  
deux Maures couraient à pied,  
en leurs mains la bride en or.

C'était bien une princesse,  
reine de Juda, épouse  
d'Hérode, qui réclama  
la tête du Baptiseur.

Mais ce meurtre lui valut  
d'être maudite, et depuis  
son fantôme suit la chasse,  
la nuit, pour l'éternité.

Elle a toujours à la main  
le plat où repose encore  
la tête de Jean Baptiste  
qu'elle embrasse avec ardeur.

Car elle l'avait aimé,  
la Bible ne le dit pas,  
mais de cet amour funeste  
la légende est populaire.

Sans quoi, pourrait-on comprendre  
le caprice de la dame ?  
Quand une femme demande  
votre tête, elle vous aime.

Elle était un peu fâchée,  
et l'a fait décapiter ;  
mais quand on lui présenta  
sur ce plat la tête aimée,

toute en pleurs, elle faillit  
mourir de son fol amour  
(fol amour, quel pléonasme  
car l'amour n'est que folie).

Chaque nuit elle s'éveille  
et suit la chasse en portant  
la tête, comme on a vu,  
mais, par caprice de femme

elle joue à la jeter  
en l'air pour la rattraper,  
en riant de son adresse,  
comme une balle d'enfant.

En passant auprès de moi,  
elle m'a fait un regard  
si coquet et languissant  
que j'en eus un coup au cœur.

Trois fois j'ai vu le cortège  
défiler, et les trois fois  
le beau fantôme au passage  
m'a fait un signe amical.

La vision disparue,  
le tumulte évanoui,  
je gardais en ma pensée  
le souvenir enchanteur.

J'ai passé la nuit suivante  
à me tourner sans dormir  
sur la paille (dans la hutte  
il n'est pas de lits de plume).

Je pensais : que voulait dire  
ce signe mystérieux ?  
Pourquoi m'avoir fait ainsi  
les yeux doux, Hérodiade ?

Mais dis-moi, Hérodiade,  
où es-tu ? Je le sais bien,  
tu es morte et enterrée,  
non loin de Jérusalem.

Tu reposes tout le jour,  
raide en ton cercueil de marbre,  
à minuit tu te réveilles :  
à cheval, vite à cheval !

Tu suis la chasse nocturne,  
avec Diane et la Fée,  
et les hardis compagnons  
qui ont en horreur la croix.

Quel plaisir d'être avec vous,  
pour chasser dans la forêt !  
Je serais, Hérodiade,  
constamment à tes côtés.

Car c'est toi que je préfère  
à la déesse des Grecs,  
à la Fée enfant du Nord,  
c'est toi, Juive trépassée.

Je t'aime, je le reconnais  
au tremblement de mon cœur.  
Aime-moi, sois mon amour,  
tu es belle, Hérodiade !

Aime-moi, sois mon amour,  
laisse dans son plat la tête  
de ce maître sot, je t'offre  
un régal de ma façon.

Je suis l'homme qu'il te faut  
pour cavalier, peu m'importe  
que tu sois morte et damnée,  
je n'ai pas de préjugés.

De mon salut éternel  
mieux vaut ne rien dire, et même  
j'en viens parfois à douter  
si je suis encore en vie.

Accepte ma compagnie,  
comme un cavalier servant  
je porterai ton manteau,  
supporterai tes caprices.

Je veux suivre à tes côtés  
la chasse de chaque nuit,  
en te disant des folies  
dont nous rirons tous les deux.

La nuit te paraîtra brève  
près de moi, mais dès l'aurore  
fini le plaisir, mes larmes  
sur ta tombe vont couler.

Tout le jour je veux pleurer  
sur le sépulcre en ruines  
sur la tombe de l'aimée,  
non loin de Jérusalem.

Les vieux Juifs passant par là  
vont s'y méprendre et croiront  
que je pleure sur le temple  
détruit de Jérusalem.

## XX

## [ÉGALITÉ]

Mes enfants, grogne Atta Troll,  
se balançant avec grâce  
sur le sol veuf de tapis,  
l'avenir nous appartient.

Si les ours étaient d'accord,  
si les autres animaux  
m'écoutaient, c'en serait fait  
bientôt de la tyrannie.

Le sanglier s'unirait  
au cheval, et l'éléphant  
irait enrouler sa trompe  
aux braves cornes du bœuf.

---

Les ours, les loups de tout poil,  
singes, boucs, les lièvres mêmes  
se mettraient à l'œuvre ensemble,  
et ce serait la victoire.

L'union est nécessaire  
de nos jours ; l'isolement  
nous fait esclaves ; unis,  
nous bousculerons nos maîtres.

Union ! par l'union  
tomberont les privilèges,  
les animaux jouiront  
du régime égalitaire.

La complète égalité  
tel sera notre principe,  
sans exception pour la foi,  
pour la peau ni pour l'odeur.

L'égalité ouvre aux ânes  
l'accès du plus haut emploi,  
c'est le lion qui devra  
porter les sacs au moulin.

Pour le chien, il est servile  
de nature, puisqu'aux hommes  
il permet depuis des siècles  
de le traiter comme un chien.

Cependant il nous faudra  
le remettre en possession  
de ses droits imprescriptibles  
qui l'ennobliront bientôt.

Les Juifs eux-mêmes seront  
citoyens en notre état,  
jouissant des mêmes droits  
que les autres mammifères.

Sauf la danse sur les places  
qui leur sera interdite ;  
pour l'intérêt de mon art  
je fais cet amendement.

Car le sentiment plastique  
dans le style et dans le geste  
leur manquant, ils ne pourraient  
que gêner le goût public.

## XXI

[SERMENT]

« Si tu étais capable de te taire,  
je t'ouvrirais le livre prophétique,  
et tu verrais se lever l'avenir  
au fond de mes miroirs magiques.

Ce qui jamais n'a été révélé  
aux yeux mortels, te deviendrait visible,  
tu saurais le destin de ta patrie ;  
de te taire, hélas ! tu n'es pas capable !

— Mon dieu, déesse, m'écriai-je,  
ce sera mon plus grand bonheur sur terre,  
de savoir ce qui attend l'Allemagne,  
je suis un homme, et discret de nature.

Je suis prêt à tous les serments,  
tu peux choisir, je te le jure;  
pour que mon silence te soit promis,  
dis-moi seulement la formule. »

Elle répondit : « Jure-moi  
le serment dont Abraham prit le gage  
aux mains d'Éliézer  
partant pour un lointain voyage.

Soulève l'étoffe et pose ta main  
où je te montre, sur ma hanche,  
promets, en paroles comme en écrits  
de garder le silence. »

Moment solennel ! Inspiré  
par le souffle qu'exhale  
la nuit du passé, j'ai juré  
selon la coutume ancestrale.

J'ai levé l'étoffe et posé  
ma main dessus la hanche  
de la déesse, et promis de garder  
en paroles, en écrits, le silence.

## XXII

## [SECTES]

Aussi loin qu'on peut remonter,  
le peuple à Hambourg se divise  
en Juifs et Chrétiens ; ces derniers  
ne sont pas non plus des prodiges.

Les chrétiens sont de bonnes gens ;  
à leur table on fait bonne chère,  
ils payent leurs traites recta,  
avant l'échéance dernière.

Les Juifs à leur tour se partagent  
en deux sectes bien différentes,  
les uns vont à la synagogue  
les autres au temple se rendent.

Les uns sont révolutionnaires,  
mangent de la charcuterie,  
sont démocrates, et les autres  
démangés d'aristocratie.

J'aime les jeunes, les anciens,  
moins pourtant, par ma foi jurée  
que cette espèce de poissons  
qu'on nomme sardines fumées.

## XXIII

[LA CROIX]

Le soleil se levant sur Paderborn  
faisait triste figure,  
car c'est un sot métier  
d'éclairer la stupide terre.

A peine un côté couvert de lumière  
qu'il faut courir en hâte  
porter la clarté à l'autre, et déjà  
sur le premier la nuit s'est faite.

Le rocher échappe à Sisyphe,  
et le tonneau des Danaïdes  
jamais ne s'emplit ; le soleil  
rayonne en vain sur la planète.

J'aperçus au bord du chemin  
quand l'aube eut dispersé la brume  
sur la croix où il fut cloué  
se dresser l'image de l'homme.

Je ne puis te voir sans douleur,  
malheureux, pauvre fou, mon frère,  
qui as voulu sauver le monde,  
rédempteur de la race humaine.

Ils t'ont joué un mauvais tour,  
ces messieurs du conseil suprême,  
mais pour l'église et pour l'état  
tu n'as pas eu la main légère.

Pour ton malheur l'imprimerie  
n'existait pas en ces vieux âges.  
Sans quoi sur les questions célestes  
tu pouvais écrire un ouvrage.

La censure y eût effacé  
ce qui était de trop sur terre  
et ainsi t'aurait évité  
bien gentiment, croix et torture.

Tu pouvais prendre un autre texte  
pour ton sermon sur la montagne.  
Avec ton esprit, ton talent,  
les dévôts sont gens qu'on épargne.

Le fouet en mains tu as chassé  
financiers et banquiers du temple,  
et te voilà crucifié,  
doux rêveur, pour servir d'exemple.

## XXIV

## [RETOUR AU FOYER]

Depuis Harburg j'ai fait route en une heure  
jusqu'à Hambourg. C'était déjà le soir,  
les étoiles au ciel me souriaient,  
l'air m'accueillait de toute sa douceur.

Ma chère mère en me voyant entrer  
eut presque peur, tant la joie était forte.  
« Mon cher enfant ! » et s'écriant ainsi  
elle frappait ses deux mains l'une à l'autre.

« Mon cher enfant, depuis que le temps passe,  
voilà bien treize années.  
Tu dois avoir grand faim, dis-moi  
ce qui te fait envie.

J'ai du poisson, de l'oie  
et de belles oranges.

— Donne-moi donc du poisson, et de l'oie,  
et de belles oranges.»

De me voir manger de grand appétit,  
ma mère est contente et d'humeur joyeuse  
elle me pose un tas de questions,  
quelques-unes insidieuses.

« Mon enfant, a-t-on soin de toi  
comme il convient sur la terre étrangère ?  
ton linge est-il raccommodé ?  
Ta femme est-elle bonne ménagère ?

— Le poisson est bon, ma chère maman  
mais il faut le dévorer en silence,  
pour n'avoir pas une arête au gosier,  
ce n'est pas l'instant que tu me déranges. »

Quand j'ai dévoré ce brave poisson,  
l'oie à son tour fait son entrée,  
ma mère revient à ses questions,  
captieuses de temps à autre.

« Mon cher enfant, en quel pays  
la vie est-elle la meilleure ?  
En France, ou bien ici ? Parmi les peuples  
quel est celui que tu préfères ?

— Chère maman, en Allemagne  
l'oie est bonne, pourtant en France  
ils savent mieux la rendre grasse  
et mieux assaisonner la sauce. »

L'oie ayant pris congé de nous,  
voilà que viennent les oranges,  
et les oranges ont un goût  
qui dépasse toute espérance.

Ma mère alors avec entrain  
me demande de lui répondre  
sur mille sujets, dont certains  
plutôt délicats, en ce nombre

« Mon cher enfant, quelle opinion as-tu ?  
Comme occupation, tu préfères  
toujours la politique ? A quel parti  
appartiens-tu par conviction sincère ?

— Les oranges, chère maman,  
sont bonnes, c'est avec délices  
que je goûte un suc savoureux,  
mais non l'écorce, que je laisse. »

## XXV

## LE DIEU APOLLON

Le château sur le roc s'élève  
au bord du Rhin tumultueux,  
la nonne appuie à la fenêtre  
grillagée un front curieux.

Sur le fleuve une barque passe,  
à l'éclat rougeoyant du soir  
les mâts pavoisés d'oriflammes,  
le tillac couronné de fleurs.

Un jeune homme à la chevelure  
blonde, très beau, se tient dessus,  
de forme antique est son costume,  
d'or et de pourpre le tissu.

---

A ses pieds, vivantes statues,  
neuf femmes du marbre ont l'éclat,  
les tuniques haut maintenues  
autour de leurs flancs délicats.

Le beau jeune homme a la voix tendre,  
son luth l'accompagne avec art,  
la religieuse à l'entendre  
sent le feu dévorer son cœur.

Elle se signe en toute hâte  
à deux reprises, vainement,  
sans chasser la douleur suave,  
sans conjurer le doux tourment.

« Je suis le dieu de la musique,  
dans tous les pays vénérés ;  
mon temple dans la Grèce antique  
sur le Parnasse est élevé.

Le mont du Parnasse est le trône  
où j'ai souvent siégé, auprès  
de la source castalienne,  
sous l'ombre noire des cyprès.

Autour de moi chantaient mes filles,  
mêlant de rires leurs refrains,  
et leurs joyeuses vocalises  
au battement clair de leurs mains.

De temps à autre la fanfare  
d'un cor se mêlait à nos voix :  
c'est Artémis, ma sœur, la fière  
chasseresse qui court les bois.

Je ne sais par quel sortilège  
à la source il me suffisait  
de tremper un instant mes lèvres,  
et la musique s'exhalait.

A mes chants répondait ma lyre  
comme un écho familier,  
je croyais voir l'ombre attentive  
de Daphné parmi les lauriers.

L'ambroisie en parfums suaves  
montait comme un encens dans l'air,  
la gloire en radieux effluves  
se répandait sur l'univers.

---

Il s'est écoulé bien des siècles,  
depuis l'exil qui m'a chassé  
mais c'est là-bas que mon cœur reste,  
au sol de la Grèce attaché. »

La religieuse a voilé  
sa jeunesse sous le manteau  
à grands plis d'étoffe grossière  
et le capuchon des béguines.

Elle descend au bord du Rhin  
en hâte, prend la grande route  
de Hollande, et courant toujours  
elle interroge les passants :

« N'avez-vous pas vu Apollon ?  
Il est vêtu d'un manteau rouge,  
il chante, il touche de la lyre,  
c'est mon dieu, le dieu que j'adore. »

Personne ne veut lui répondre,  
les uns lui ont tourné le dos,  
d'autres s'étonnent et se moquent,  
plus d'un murmure : « Pauvre enfant ! »

Mais sur la route trotinant,  
voici un vieillard qui s'avance,  
de ses doigts il coupe le vent,  
et chantonne un chant nasillard.

Sur son dos un bissac usé,  
pour chapeau un petit tricorne ;  
son œil malicieux s'anime  
quand il entend la jeune femme.

« N'avez-vous pas vu Apollon ?  
Il est vêtu d'un manteau rouge,  
il chante, il touche de la lyre,  
c'est mon dieu, le dieu que j'adore. »

Et voici quelle est la réponse  
qu'il donne en secouant la tête  
et tiraillant la pointe grise  
de sa barbiche drôlement.

« Si je l'ai vu, demandez-vous ?  
Certainement que je l'ai vu,  
plus d'une fois dans Amsterdam  
à la synagogue allemande,

Il était chantre titulaire  
et s'appelait Rabbi Faibisch,  
en allemand c'est Apollon,  
mais ce n'est pas un dieu pour moi.

Il est vêtu d'un manteau rouge ?  
Je le connais. Vrai écarlate,  
qui coûte huit florins à l'aune,  
mais n'est pas tout payé encore.

Son père est Moïse Jitscher  
que je connais, circonciseur  
au service des Portugais,  
a opéré des souverains.

Et sa mère, c'est la cousine  
de mon beau-frère, elle va vendre,  
sur le marché, des cornichons  
et des culottes hors d'usage.

Le fils leur donne du souci.  
Il sait bien jouer de la lyre,  
mais par malheur joue mieux encore  
au jeu de tarots et à l'hombre.

C'est un libre-penseur, il a  
mangé du porc, perdu sa place.  
Depuis lors il court le pays  
avec des comédiens fardés.

Il a sur les places publiques  
joué le rôle d'Arlequin,  
d'Holopherne et du roi David,  
et ce fut là son grand succès,

car les psaumes du roi David  
il les a chantés dans la langue  
originale avec l'accent  
de l'ancienne liturgie.

Il a fait sortir d'Amsterdam  
quelques filles, et les promène,  
ce sont ses Muses, et lui-même  
il se présente en Apollon.

Il y a surtout une grosse  
dont la voix perce les oreilles.  
Elle a du laurier plein la tête,  
on l'appelle la truie aux feuilles. »

## XXVI

## LE VEAU D'OR

Doubles flûtes, cors et violes  
font de la musique aux idoles.  
Les filles de Jacob s'élancent  
autour du veau d'or à la danse  
    Boum ! boum ! boum !  
Graves timbales, joyeux rires,

Elles se troussent jusqu'aux reins,  
Elles se tiennent par les mains,  
filles des plus nobles familles,  
en tourbillon elles font fête  
    à la bête.  
Graves timbales, joyeux rires.

Voici que les folles entraînent  
le gardien de la foi lui-même,  
Aaron pris à leur vertige,  
sa robe battant ses genoux  
de vieux bouc.  
Graves timbales, joyeux rires.

## XXVII

## LE ROI DÁVID

Le tyran garde le sourire  
en mourant : il sait que l'empire  
ne fera que changer de mains  
et que l'esclavage est sans fin.

Peuple chargé comme un mulet,  
tu peux gémir sous ton harnais,  
on saura bien rompre le cou  
à qui regimbe sous le joug.

Le roi David, pour derniers mots  
à Salomon dit : « A propos,  
je te recommande Joab  
qui me sert comme général.

Ce capitaine valeureux  
depuis longtemps m'est odieux,  
mais il a fallu, par prudence,  
que je le déteste en silence.

Mon fils, tu es pieux et sage,  
tu as la force et le courage,  
tu crains Dieu : tu peux tout oser,  
tu sauras t'en débarrasser. »

## XXVIII

## ARROGANCES

Comtesse Gudel de Gudelfeld, les gens  
te flattent, c'est à cause de ton argent

Attelée à quatre chevaux,  
ta voiture, dans le château  
illuminé fait son entrée :  
à la cour tu es présentée.

Sur l'escalier de marbre  
ta traîne bruisante s'étale,  
les valets de pieds chamarrés  
t'attendent là-haut pour crier :  
«Madame la comtesse de Gudelfeld.»

L'éventail en mains, fièrement,  
tu parcours les appartements ;  
chargée de diamants, de perles  
et de dentelles de Bruxelles,

ta gorge palpitante  
de joie est débordante.

Salut, sourires au passage,  
révérences, profonds hommages.

La duchesse de Pavie a  
ce mot pour toi : *cara mia*.

Courtisans et jeunes fats  
pour danser t'offrent le bras.

L'héritier présomptif, qui a tant d'esprit  
s'est écrié : « Quel joli  
mouvement de croupe elle a, la Gudelfeld ! »

Si jamais tu perds ton argent, aussitôt  
c'est à qui te tournera le dos.

Des valets tu recevras  
sur ta traîne les crachats  
Au lieu de révérences,  
tu auras des impertinences.

*Cara mia* va se signer,  
le prince se boucher le nez :  
« Comme elle sent l'ail, cette Gudelfeld ! »

## XXIX

SALOMON

Timbales, trompettes, cimbales, tout se tait.  
Salomon repose, et à son chevet,  
les anges veillent, l'épée haute,  
six mille à sa droite, et six mille à gauche.

Ils protègent le roi du mal qui vient en songe.  
S'il fronce le sourcil, l'air sombre,  
les glaives de feu sortent aussitôt,  
douze mille à la fois hors du fourreau.

Mais les anges remettent leurs épées  
en place, la terreur nocturne est dissipée,  
le front du roi ne trahit plus d'inquiétude,  
et dans le sommeil ses lèvres murmurent :

« O Sulamite, l'empire est mon héritage,  
les contrées me rendent hommage,  
d'Israël et Juda je suis roi couronné :  
si tu ne m'aimes pas, mes jours sont terminés. »

## XXX

## ANNIVERSAIRE

Rien, ni les chants de la messe,  
ni les paroles d'un psaume,  
ne troublera le silence  
pour le repos de mon âme.

Mais s'il fait beau temps, peut-être,  
avec Pauline Mathilde  
montera jusqu'à Montmartre  
faire un tour de promenade.

Elle apporte une couronne  
d'immortelles pour ma tombe.  
Elle soupire : « Pauvre homme ! »  
Une larme en ses yeux tremble.

J'habite sur la hauteur  
et n'ai pas même une chaise  
que je voudrais tant offrir  
à la chère visiteuse.

Ma douce, ma grosse, il faut  
que tu rentres en voiture.  
Promets-le moi, mon enfant :  
on en trouve à la barrière.

## MÉLODIES HÉBRAIQUES

Ne laisse pas sans en bien profiter  
tes jours gagner leur terme,  
Sûr du coup qu'on s'apprête à te  
[porter,  
attends-le de pied ferme.  
Si jamais tu vois le bonheur qui  
[passe,  
prends-le par le collet.  
Au creux du val que ta maison  
[s'efface,  
et non sur le sommet.

## XXXI

## LA PRINCESSE SABBAT

Dans les *Mille et une Nuits*  
nous voyons des fils de rois  
victimes d'enchantelements  
pour un instant conjurés.

Au lieu du monstre velu  
apparaît un jeune prince  
brillamment paré, qui joue  
sur sa flûte un chant d'amour.

Mais le temps est mesuré,  
en un instant son Altesse  
royale a repris la forme  
qui fait peur à regarder.

Le prince que je célèbre  
a ce destin. Il se nomme  
Israel, le mot magique  
lui donna le corps d'un chien.

C'est un chien qui pense en chien,  
tout au long de la semaine  
il fouille les tas d'ordure,  
poursuivi par les gamins.

Mais tous les vendredis soir  
quand le jour tombe, le charme  
perd son pouvoir et le chien  
reprend la figure humaine.

---

C'est un homme au cœur humain,  
hardiment levant la tête,  
sous l'habit de fête il va  
dans le temple de son père.

« Salut, temple vénéré  
du roi mon bien-aimé père  
tente de Jacob, j'embrasse  
les montants de votre porte ! »

La maison est parcourue  
d'un mystérieux murmure,  
une présence invisible  
et terrible s'y révèle.

Silence ! le sénéchal,  
autrement dit sacristain  
seul court de tous les côtés,  
car il allume les lampes.

Les lampes consolatrices,  
toutes d'or, comme elles brillent !  
Non moins fiers, les cierges flambent  
à l'appui de l'almémor.

Par devant le tabernacle  
qui abrite la Thora  
et que défend aux regards  
le brillant rideau de soie,

le chantre se tient déjà  
debout près de son lutrin ;  
petit et propre, il porte  
son manteau noir sur l'épaule,

et pour montrer sa main blanche,  
par un geste singulier  
il met l'index à sa tempe,  
et le pouce sur la gorge.

Préludant par un murmure,  
il élève par degrés  
sa voix jusqu'au cri joyeux :  
Lecho daoudi likras kalle !

Lecho daoudi likras kalle !  
Viens, ami, la fiancée  
t'attend, prête à dévoiler  
le trésor de son visage.

---

Cette charmante chanson  
est l'œuvre du grand poète,  
don Jehouda, le célèbre  
Jehouda ben Halevy.

C'est la chanson qui fiance  
Israël à la princesse  
Sabbat qu'on appelle aussi  
la princesse du silence.

C'est la perle, c'est la fleur  
de ce monde ; elle est plus belle  
que la reine de Saba,  
tendre amie de Salomon :

ce bas-bleu d'Éthiopie  
par l'esprit voulait briller,  
et ses énigmes savantes  
finaient par fatiguer.

Mais la princesse Sabbat,  
C'est l'image du repos ;  
le moyen de lui déplaire,  
c'est de faire assaut d'esprit.

Elle a aussi peu de goût  
pour les élans passionnés,  
l'éloquence échevelée,  
les grands gestes, les grands mots.

Pas un cheveu ne dépasse  
la coiffe, modestement,  
elle a des yeux de gazelle  
et la taille d'un palmier.

A l'aimé tout est permis,  
sauf de fumer le tabac :  
« Non, aimé, c'est aujourd'hui  
Sabbat, on ne peut fumer.

Mais tu verras, pour midi  
on te fait en récompense  
un régal vraiment divin :  
tu vas manger du schalet ! »

Schalet, céleste étincelle,  
fille du divin séjour.  
Ainsi Schiller eût chanté,  
s'il eût connu le schalet.

---

Le schalet nous vient du ciel ;  
Dieu lui-même en a donné  
à Moïse la recette  
au sommet du Sinaï,

ajoutant, en sa bonté  
les préceptes de la foi  
et les dix commandements  
dans la gloire du tonnerre.

Le schalet c'est l'ambroisie  
rituelle du vrai Dieu,  
c'est le pain du Paradis.  
Près de ce plat sans rival

l'ambroisie du paganisme  
n'est qu'ordure diabolique,  
comme ses faux dieux ne sont  
que des diables camouflés.

Sitôt que le prince y goûte,  
voilà que son œil s'éclaire,  
il sourit, se déboutonne,  
et joyeusement s'écrie :

«Est-ce le flot du Jourdain  
qui murmure, ou les fontaines  
à l'oasis de Beth-El  
où reposent les chameaux ?»

Le beau jour perd son éclat,  
et voici qu'à grands pas d'ombre  
arrive l'instant fatal.  
Alors le prince soupire.

A sa gorge il sent le froid  
d'une main ensorceleuse,  
et dans un frisson d'horreur  
s'annoncer l'enchantement.

La princesse lui présente  
sa boîte à parfums, le prince  
la respire longuement  
pour s'en pénétrer encore.

La princesse emplit la coupe,  
comme on fait pour les adieux  
La coupe d'un trait vidée  
garde à peine quelques gouttes.

---

Il les répand sur la table,  
et prenant un petit cierge  
il applique en cet endroit  
la flamme qui craque et meurt.

## XXXII

JEHOUDA BEN HALEVY

## I

Puisse ma langue se coller  
à ma gorge, puisse ma main  
se sécher si jamais je perds  
ton souvenir, Jérusalem !

Air et paroles sans arrêts  
aujourd'hui tournent en ma tête,  
il me semble entendre des voix,  
des voix d'hommes chantant des psaumes.

Parfois je vois aussi paraître  
de longues barbes ténébreuses.  
Fantômes, lequel parmi vous  
est Jehouda ben Halevy ?

Mais bien vite ils s'évanouissent,  
les spectres timides redoutent  
la lourde approche des vivants.  
Cependant je l'ai reconnu.

J'ai pu reconnaître au passage  
ce front pâle et fier de penseur,  
ce regard fixe avec douceur,  
posant sa question douloureuse.

Ce que j'ai reconnu surtout,  
c'est le sourire énigmatique  
de ces lèvres en belles rimes  
que seuls possèdent les poètes.

Le temps vient et passe. Depuis  
que Jehouda ben Halevy  
est apparu sur terre, il faut  
compter sept cent cinquante années.

C'est dans la ville de Tolède  
en Castille qu'il a d'abord  
vu le jour ; le Tage aux flots d'or  
a chanté près de son berceau.

Pour développer son esprit,  
son père avec sévérité  
lui fit d'abord étudier  
le livre de Dieu, la Thorah.

Il s'est avec son fils penché  
sur le texte ancien du livre  
écrit en lettres chaldaïques  
aux traits carrés d'hiéroglyphes,

ces lettres qui nous sont transmises  
depuis l'âge enfantin du monde,  
c'est pourquoi l'esprit d'un enfant  
sait les comprendre et leur sourire.

Ce texte original et pur,  
le jeune enfant le récitait,  
suivant la modulation  
antique dont le nom est trope

Il faisait vibrer gentiment  
les gutturales grasseyantes  
et vivement sonner le trille  
du schalscheleth, comme un oiseau.

Dès l'enfance on lui fit apprendre  
aussi le Targoum Onkelos  
qui est écrit en bas-hébreu,  
autrement dit araméen,

qui est dans le même rapport  
avec la langue des prophètes  
que le souabe à l'allemand :  
c'est un hébreu décoloré

dont la connaissance précoce  
devait bientôt lui être utile  
quand le moment serait venu  
pour lui de se mettre au Talmud.

Car la volonté de son père  
fut de le mettre de bonne heure  
au Talmud, lui montrant d'abord  
le livre appelé Halacha,

grande école de dialectique  
où les lutteurs de la parole,  
ceux de Babylone et d'ailleurs  
se sont exercés au combat.

Dès son enfance il fut instruit  
à discuter, pour acquérir  
une maîtrise dont plus tard  
témoignera son Koussari.

Cependant le ciel nous dispense  
de deux manières sa clarté :  
tantôt le vif éclat du jour,  
ou le doux rayon de la lune.

Le Talmud a ses deux lumières  
comme le ciel ; on le divise  
en Halacha et Haggada.  
Si la première est une école,

comme je l'ai dit, la seconde  
la Haggada est un jardin,  
mais un jardin de fantaisie,  
pareil à celui que jadis

dans la cité de Babylone  
on a vu monter dans les airs,  
le jardin de Sémiramis,  
huitième merveille du monde.

Sémiramis ayant grandi  
sous la tutelle des oiseaux,  
par plus d'un trait du caractère  
devait leur ressembler toujours.

Dédaignant de marcher sur terre  
comme nous autres du troupeau,  
elle imagina de planter  
un jardin entre ciel et terre.

Sur des colonnes colossales  
se dressent palmiers et cyprès,  
orangers d'or, massifs de fleurs.  
ainsi que jets d'eaux et statues.

Et pour passer de l'un à l'autre  
d'innombrables ponts suspendus,  
comme des lianes jetés,  
où se balacent les oiseaux :

les grands oiseaux colorés,  
sérieux, qui ne chantent pas,  
et voletant, s'égosillant  
tout autour, les serins joyeux.

Les uns et les autres respirent  
avec délices un air pur  
dont l'arome n'est pas troublé  
par les vils relents de la terre.

La Haggada est un jardin  
non moins éloigné de ce monde,  
c'est là que l'enfant studieux  
quand il se sentait assourdi

par le bruit de la controverse  
dont retentit la Halacha  
sur le sujet de l'œuf fameux  
pondu dans la nuit du sabbat,

ou sur une autre question  
d'égale importance, l'enfant  
allait donc chercher un refuge  
sous les fleurs de la Haggada.

Il y trouvait les beaux récits  
de jadis, contes angéliques,  
fières figures du martyre,  
chants de fêtes, sages proverbes,

non sans exagération  
manifeste, mais tant de foi,  
une foi si forte et fervente,  
une ardeur si exubérante

que le noble cœur de l'enfant  
cédait à ce charme sauvage,  
à cette douceur inconnue,  
aux attraits de mélancolie,

à la terreur imaginaire  
devant ce monde merveilleux.  
et ce mystère révélé,  
que nous appelons poésie.

Ce n'est pas tout, mais le talent  
du beau parler, du gai savoir,  
qui fait pour nous l'art du poète,  
s'imprimait en son jeune esprit.

Et Jehouda ben Halévy,  
unissant à ses connaissances  
cette maîtrise en l'art des vers,  
fut grand savant et grand poète.

Oui, Jehouda fut grand poète,  
étoile et flambeau de son temps,  
lumière et clarté de son peuple,  
désigné pour servir de guide,

comme une colonne de feu  
à la caravane d'exil,  
et comme une flamme chantante  
à la souffrance d'Israël.

Son chant était pur et sans tache,  
sincère et droit comme son âme ;  
son âme belle d'innocence  
comme la fit le Créateur

était l'objet de son amour  
et la source de son bonheur ;  
de là vient la tendre harmonie  
de son chant béni par la grâce.

Le poète a le sort de l'homme ;  
il lui faut la grâce avant tout.  
Qui l'a reçue est sans péché,  
quoiqu'il fasse, en vers ou en prose.

---

Il est par la grâce divine  
sacré poète de génie ;  
c'est le monarque irresponsable  
dans les états de la pensée

Il ne doit de comptes qu'à Dieu,  
non au peuple ; le droit du peuple,  
dans l'art tout comme dans la vie,  
est de tuer, non de juger.

## II

« Au bord des eaux de Babylone  
nous étions là pleurant, nos harpes  
appuyées aux branches des saules. »  
Connais-tu la vieille chanson ?

Connais-tu le chant ancien  
dont le début mélancolique  
ressemble au bouillonnement sourd  
d'une chaudière sur le feu ?

Voilà longtemps, plus de mille ans  
que ma douleur bout là-dedans  
Le temps vient lécher ma blessure,  
comme le chien les plaies de Job.

Merci, chien, pour ta langue humide.  
Cela rafraîchit un instant,  
mais la mort seule peut guérir,  
hélas ! et je suis immortel.

Les années s'en vont et s'en viennent,  
au métier toujours en travail  
la navette fait son murmure :  
l'ouvrier ne voit pas la toile.

Les années viennent et s'en vont,  
les larmes tombent et s'écoulent  
sur la terre qui les absorbe  
dans une ardeur silencieuse.

Trop de feu ! le couvercle saute.  
Salut à l'homme dont la main  
saisit l'engeance de malheur  
pour l'assommer contre le mur !

---

Dieu merci ! la vapeur s'apaise,  
et la chaudière peu à peu  
a cessé de gronder. Mon spleen  
obscur et lourd s'est dissipé.

Et mon Pégase familier  
pousse un joyeux hennissement ;  
délivré de son cauchemar  
il m'interroge du regard :

« Galopons-nous jusqu'à l'Espagne,  
auprès du petit Talmudiste  
devenu déjà grand poète,  
de Jehouda ben Halevy ? »

Certes il devint grand poète,  
tenant de la grâce divine  
l'empire absolu sur les songes  
et la royauté des esprits.

Il sut mettre en ses madrigaux  
et sirventois religieux,  
en ses ballades et chansons  
l'ardeur brûlante de son âme

que Dieu regarde avec amour.  
Jehouda fut un troubadour  
égal aux plus glorieux maîtres  
musiciens de la Provence,

de la Guyenne, du Poitou,  
du Roussillon, et des provinces  
où fleurit sous les orangers  
le style galant des chrétiens.

Provinces où sous l'oranger  
fleurit chrétienne courtoisie,  
jetant leurs clairs rayons encore  
au crépuscule de mémoire.

Pays charmants du rossignol,  
où l'on délaisse le vrai Dieu  
pour les divinités païennes,  
adorant l'Amour et les Muses.

Les clercs y couronnent de roses  
leur tonsure et chantent des psaumes  
dans la joyeuse langue d'oc.  
Les laïques, les chevaliers,

---

au trot de leurs fiers destriers  
tournent des vers, cherchent des rimes  
à la louange de la dame  
qui a l'hommage de leurs cœurs.

Sans une dame point d'amour,  
sans amour, pas de poésie,  
il faut une dame au poète  
comme le beurre à la tartine.

Et notre héros Jehouda  
Observe les règles communes :  
il a sa dame, lui aussi,  
mais bien différente des autres.

Car ce n'était pas une Laure  
dont les yeux, étoiles vivantes,  
dans l'église, un vendredi saint  
ont allumé la flamme ardente,

ni une noble chatelaine  
qui dans l'éclat de la jeunesse  
préside au tournoi et décerne  
le laurier à l'heureux vainqueur,

ni quelque docte casuiste  
de la galante dialectique,  
qui soutient l'une ou l'autre thèse  
aux débats de sa cour d'amour.

Celle qu'il aime, le rabbin,  
porte le deuil sur son visage  
et la détresse dans son cœur :  
elle a pour nom Jérusalem.

Depuis les jours de son enfance  
elle fut son unique amour,  
il tressaillait de tout son être  
au seul nom de Jérusalem.

Silencieux et rougissant  
l'enfant restait à écouter  
quand à Tolède un pèlerin  
venu des pays d'Orient.

contait la désolation  
et l'opprobe du lieu sacré  
où brille encore sur le sol  
la trace du pied d'un prophète,

où l'air est encore embaumé  
par le souffle de l'Éternel :  
« Oh ! quel spectacle lamentable ! »  
Tel fut le cri d'un pèlerin

dont la barbe descendait, blanche  
comme l'argent, jusqu'à la pointe  
qui reprenait sa teinte noire,  
signe de rajeunissement.

un bien étrange pèlerin,  
car son regard était chargé  
d'une tristesse millénaire.  
Il soupirait : « Jérusalem !

La cité populeuse et sainte  
n'est aujourd'hui que solitude  
où pullule l'engeance immonde  
des chacals et des loups-garous ;

les serpents, les oiseaux de nuit  
sont nichés aux murs qui s'effritent,  
et par l'arc béant des fenêtres  
pointe le museau du renard.

Parfois aussi, passant par là,  
un fils loqueteux du désert,  
qui mène son chameau bossu,  
dans l'herbe haute, au paturage.

Sur la colline de Sion  
où s'élevait le château fort  
dont les merveilles témoignaient  
de la puissance du grand roi,

là, les broussailles et les ronces  
couvrent les décombres ternis  
qui semblent douloureusement  
nous regarder, prêts à pleurer.

On dit en vérité qu'ils pleurent  
chaque année, en un jour qui est  
le neuvième jour du mois d'Ab.  
Moi-même les larmes aux yeux,

j'ai vu suinter des grandes pierres  
les lourdes larmes de chagrin,  
j'ai entendu profondément  
gémir les colonnes brisées. »

---

Ces récits de pèlerinage  
éveillaient dans le jeune cœur  
de Jehouda ben Halevy  
le regret et la nostalgie.

C'est la nostalgie des poètes,  
avec ses rêves passionnés,  
celle qui au château de Blaye  
atteignit un jour un seigneur.

Il se nommait Geoffroi Rudel ;  
en écoutant les chevaliers  
qui au retour de la croisade  
assuraient en choquant leurs verres

que la merveille de ce monde,  
la perle entre toutes les femmes  
était la belle Mélisande,  
dame du fief de Tripoli,

on sait comment le troubadour  
épris d'un amour idéal  
chanta la beauté inconnue  
et ne put vivre en son château.

Il fallut en sortir. A Cette  
il prit la mer, tomba malade  
en cours de route, et c'est mourant  
qu'il débarquait à Tripoli.

Mélisande lui apparut,  
enfin il la vit de ses yeux  
dans l'instant que l'ombre mortelle  
allait éteindre son regard.

Sa dernière chanson d'amour  
aux lèvres, il mourut ainsi  
prosterné devant Mélisande,  
dame du fief et de son cœur.

La ressemblance est merveilleuse  
entre le sort des deux poètes.  
Mais Jehouda était âgé  
quand il prit la mer, lui aussi.

Comme l'autre, il mourut aux pieds  
de sa dame, et sur ses genoux  
posant le front à l'agonie  
put voir enfin Jérusalem.

## III

Après la bataille d'Arbèles  
Alexandre avait fait main basse  
sur le pays de Darius.  
Terres et gens, cour et harem,

chevaux, éléphants, pièces d'or,  
femmes, trésor, sceptre et couronne,  
il fourrait tout en ses immenses  
culottes macédoniennes.

Dans la tente du roi des Perses  
qui avait fui pour n'y pas être  
fourré lui-même avec le reste,  
le jeune héros découvrit

un coffret d'or d'un beau travail,  
orné de pierres incrustées,  
de miniatures, de camées  
qui en faisaient un vrai bijou.

Ce bijou en contenait d'autres,  
non moins précieux que lui-même :  
on y gardait les pierreries  
et les joyaux de la couronne.

Alexandre en fit des présents  
pour les braves de son armée,  
souriant de voir ces guerriers  
se parer comme des enfants.

Sans oublier sa chère mère :  
il lui réserva une gemme,  
c'était le sceau du grand Cyrus,  
dont elle se fit une broche.

Sans oublier non plus son vieux  
maître fouettard Aristote :  
il lui envoya un onyx  
pour sa collection privée,

Il y avait aussi des perles ;  
c'était un merveilleux collier  
donné à la reine Atossa  
autrefois par le faux Smerdis,

---

mais les perles n'étaient pas fausses.  
Le joyeux vainqueur les donna  
à une danseuse charmante  
de Corinthe, appelée Thaïs.

Elle les portait dans les tresses  
de sa coiffure à la bacchante,  
cette nuit où elle dansa  
et fit brûler Persépolis,

ayant par bravade jeté  
au milieu du palais sa torche  
d'où jaillit aussitôt la flamme  
comme pour un feu d'artifice.

Après la mort de la danseuse,  
qui succomba dans Babylone  
à un mal babylonien,  
le collier fut mis à l'encan.

A la Bourse il trouva preneur ;  
c'était un prêtre de Memphis.  
Rapporté par lui en Égypte,  
on l'a vu plus tard sur la table

de toilette de Cléopâtre.  
Elle en a détaché la perle  
qu'elle but, mêlée à du vin,  
pour faire une farce à Antoine.

Avec les derniers Oméiades  
le collier parvint en Espagne,  
où le Khalife de Cordoue  
l'avait noué à son turban.

Adberraman Trois le portait  
sur sa poitrine en ce tournoi  
où il perça d'un fer vainqueur  
trente anneaux et un cœur de reine.

Après la chute du roi Maure,  
le collier passa, lui aussi,  
chrétiennement, dans le trésor  
de la couronne de Castille.

Les catholiques majestés  
des reines d'Espagne s'en firent  
une parure pour les fêtes,  
courses de taureaux, bals de cour,

---

processions, autodafés,  
qu'elles contemplaient du balcon  
en se délectant à l'odeur  
des vieux juifs sur le feu de bois.

Mendizabel, fils de Satan,  
mit le collier en gage, un jour  
qu'il fallait par l'emprunt couvrir  
le déficit de ses finances.

C'est à la cour des Tuileriss  
qu'on le retrouve en dernier lieu,  
jetant ses feux sur les épaules  
de la baronne Salomon.

Telle fut l'histoire des perles.  
Le coffret ne connut pas tant  
d'aventures, car Alexandre  
l'avait voulu garder pour lui.

Il y mit les œuvres d'Homère,  
qui fut entre tous les poètes  
son préféré ; et chaque nuit  
le coffret sous son oreiller

reposait ; durant son sommeil  
les clairs fantômes des héros  
en montaient par enchantement  
et donnaient au roi de beaux rêves.

Autres saisons, autres chansons.  
Moi aussi, j'ai goûté jadis  
les hauts faits du fils de Pélée  
ou les ruses du sage Ulysse.

J'avais alors la joie au cœur,  
le soleil brillait sur mes jours,  
et le front couronné de pampres,  
j'écoutais sonner les fanfares.

N'en parlons plus : il est brisé,  
le char attelé de panthères  
de mon triomphe, elles sont mortes,  
les panthères, comme les femmes

qui dansaient alentour, battant  
sistres et timbales ; moi-même  
je suis réduit à me traîner  
avec peine ; n'en parlons plus.

Ne parlons plus que du coffret  
de Darius ; je voulais dire  
que si par la faveur du sort  
il était venu en mes mains,

et si l'état de ma fortune  
m'avait permis de le garder,  
j'y eusse enfermé les poèmes  
de Jehouda ben Halevy.

Oui, les poèmes du rabbin,  
ses élégies, ses chants de fête,  
le récit du pèlerinage,  
j'aurais choisi le meilleur scribe

pour copier tous ses ouvrages  
sur le parchemin le plus pur,  
et déposer au coffret d'or  
le trésor de ce manuscrit.

Je l'aurais placé sur ma table,  
près de mon lit, pour le montrer  
à mes amis émerveillés,  
leur en faire admirer l'éclat,

la finesse des ciselures  
où le moindre détail s'accuse  
en relief, et la grosseur  
des pierres au métal serties,

et ajouter en souriant.  
« Vous ne voyez là que l'écorce  
d'un fruit plus précieux encore,  
en ce coffret sont enfermés

des diamants qui dans leurs feux  
retiennent les rayons célestes,  
et des rubis au cœur saignant,  
des turquoises sans une tache,

des émeraudes fiancées,  
des perles plus pures que celles  
dont le faux Smerdis avait fait  
présent à la reine Atossa,

et qui depuis avaient paré  
toutes les notabilités  
de notre monde sublunaire,  
comme Thaïs et Cléopâtre,

---

des prêtres d'Isis, des rois Maures,  
et même des reines d'Espagne,  
pour finir avec grand honneur  
par la baronne Salomon.

Célèbres dans le monde entier,  
ces perles ne sont que la bave  
que secrète en son lit de boue  
une huître valétudinaire.

Mais les perles de ce coffret  
ont germé dans l'âme d'un homme,  
belle entre toutes, et profonde  
plus que les abîmes des flots,

car elles sont faites des larmes  
que Jehouda ben Halevy  
en songeant à Jérusalem  
sur sa ruine a répandues,

perles de larmes que la rime  
de son fil d'or joint l'une à l'autre,  
et dont un orfèvre du vers  
fit en sa forge une chanson,

chanson de larmes et de perles,  
plainte au renom universel  
dont le chant s'élève en tous lieux  
où Jacob a planté sa tente,

au jour neuvième du mois d'Ab,  
jour fatal qui vit la ruine  
de Jérusalem par les ordres  
de Titus empereur de Rome. »

Oui, c'est la chanson de Sion  
que Jehouda ben Halevy,  
venu mourir sur les décombres  
de Jérusalem a chantée.

Les p'eds nus et sous la cagoule  
du pénitent il s'appuyait  
au fût brisé d'une colonne.  
De ses cheveux sur sa poitrine

descendait la grise forêt,  
jetant une ombre fantastique  
sur ses traits blémis de douleur  
et son regard surnaturel.

---

Il se tenait là et chantait  
comme un prophète de jadis ;  
on aurait cru que Jérémie  
était sorti de son tombeau.

Son chant plaintif apprivoisait  
les oiseaux dans la solitude,  
et les faucons pour l'écouter  
s'approchaient, émus de pitié.

Mais un cavalier Sarrazin  
par ce chemin vint à passer,  
arrogant sur sa haute selle,  
brandissant la lance brillante.

Il la plongeait dans la poitrine  
du pauvre vieillard qui chantait,  
et rendant la bride au cheval,  
il disparut comme un fantôme.

Le sang coulait jusqu'à la mort,  
sans arrêt s'exhalait le chant  
jusqu'à la fin : Jérusalem !  
tel en fut le dernier soupir.

Si l'on en croit une légende,  
ce n'était pas un méchant homme  
que ce Sarrazin, au contraire,  
c'était un ange déguisé,

que Dieu fit descendre du ciel  
pour ravir un juste à la terre  
et le transporter sans souffrance  
au royaume des bienheureux.

Il paraît même que là-haut  
on lui réservait un accueil  
des plus flatteurs, une surprise  
comme on n'en sait faire qu'au ciel.

Le chœur des anges s'avança  
pour le recevoir en musique,  
et il eut le plaisir d'entendre,  
chantés par eux, ses propres vers,

célébrant les noces mystiques  
du sabbat à la synagogue,  
avec les accents d'allégresse  
qu'il connaissait, mais quels concerts !

---

C'était tout un orchestre d'anges,  
les uns jouant du violon,  
d'autres le hautbois ou l'alto,  
les timbales, la batterie.

Les voix, les instruments d'accord  
répandaient leur douce harmonie  
aux profondeurs du firmament :  
Lecho daoudi lichras kallé.

## IV

Ma femme n'est pas satisfaite  
du chapitre qu'on vient de lire ;  
ce qu'elle y critique surtout,  
c'est le coffret de Darius.

Elle dit, non sans amertume,  
qu'un bon mari, de sentiment  
religieux, n'eût pas manqué  
de le convertir en argent

monnayé, pour pouvoir offrir  
à son épouse légitime  
le châle dont la malheureuse  
éprouve un besoin si pressant.

J'ai répondu : « Ma chère enfant,  
C'est là une sainte ignorance  
qui vient prouver quelque lacune  
dans l'éducation française

des pensionnats de Paris,  
où l'enseignement est donné  
aux jeunes filles, à ces mères  
futures de citoyens libres.

Les momies de la vieille Égypte,  
les pharaons capitonnés,  
les mérovingiens fantômes,  
perruques avec ou sans poudre,

même les empereurs de Chine  
pour pagodes en porcelaine,  
elles apprennent tout par cœur,  
les braves petites, oui, mais

---

demandez-leur un peu les noms  
des poètes de l'âge d'or  
que fut l'Espagne au temps des Maures  
pour la poésie hébraïque,

ou par exemple la triade  
qui comprend notre Jehouda  
ben Halevy, puis Salomon  
Gabirol, Moïse Ibn Esra,

demandez leur de ces noms-là  
vous leur verrez ouvrir des yeux,  
tant sera forte leur surprise,  
plus grands que des portes cochères.

Je te conseille volontiers  
pour rattrapper le temps perdu  
d'apprendre l'hébreu sans retard.  
Laisse-là théâtre et concert,

et au bout de quelques années  
de cette étude tu pourras  
lire dans le texte Moïse  
Ibn Esra, ou bien Gabirol,

et Jehouda ben Halevy,  
ce triumvirat de poètes  
qui ravit au luth de David  
ses plus belles sonorités.

Alcharisi, qui, je parie  
n'est pas moins inconnu pour toi,  
bien qu'il plaisante à la française,  
et que faisant assaut d'esprit

sur les textes les plus sacrés,  
il soit disciple de Voltaire  
six cents ans avant sa naissance,  
Alcharisi, donc, parle ainsi :

Gabirol brille de pensées,  
c'est au penseur qu'il plaît le mieux.  
Ibn Esra est maître en son art,  
l'artiste l'aime davantage.

Ces deux talents sont réunis  
chez Jehoudah ben Halevy.  
Il est à la fois grand poète  
et cher au cœur de tous les hommes. »

Ibn Esra était un ami  
et même un cousin, il me semble,  
de Jehouda ben Halevy  
qui dans son récit de voyage

se plaint, quand il fut à Grenade  
de ne l'avoir pas rencontré,  
car il s'y trouva que son frère,  
Rabbi Meyer le médecin.

qui fut poète, lui aussi,  
et père de cette beauté  
qui fit naître au cœur d'Ibn Esra  
une passion sans espoir.

C'est pour oublier sa cousine  
qu'il partit en pèlerinage,  
comme plus d'un, en pareil cas :  
il fut sans foyer, sans patrie.

Se rendant à Jérusalem,  
il fut surpris par des Tartares  
qui le traînèrent en leurs steppes,  
lié à l'un de leurs chevaux.

Les travaux qu'il dut accomplir  
étaient indignes d'un rabbin,  
et plus encore d'un poète :  
par exemple traire les vaches.

Un jour qu'il était accroupi  
et qu'il pressait d'un doigt rapide  
le pis d'une vache laitière  
avec un baquet devant lui,

position vraiment peu digne  
d'un rabbin comme d'un poète,  
il fut envahi de tristesse  
au point qu'il se mit à chanter.

Son chant avait tant de beauté  
que le khan, le chef de la horde  
passant par là, en fut ému  
et mit l'esclave en liberté.

Il lui fit même des présents :  
une fourrure de renard,  
une mandore sarrazine  
et de l'argent pour le voyage.

---

Destin des poètes, étoile  
funeste des fils d'Apollon  
qui les nargue jusqu'à la mort,  
et n'a pas épargné leur père,

quand il courait après Daphné,  
et qu'au lieu du corps virginal  
il prit un laurier dans ses bras :  
Apollon, céleste Schlemihl !

Oui, le Dieu de Delphes n'est autre  
qu'un Schlemihl, et cette couronne  
de laurier dont il est si fier,  
c'est la marque de Schlemihlat.

Nous savons tous ce que veut dire  
le nom de Schlemihl : Chamisso  
lui a donné droit de cité,  
je dis au nom, en Allemagne.

Mais son origine demeure  
inconnue et mystérieuse  
autant que les sources du Nil,  
j'y ai perdu plus d'une nuit.

Me trouvant jadis à Berlin,  
je crus bien faire en m'adressant  
à Chamisso, qui est doyen  
dans la Faculté des Schlemihl.

Mais il me dit ne rien savoir,  
en me renvoyant à Hitzig ;  
c'est à lui qu'il devait le nom  
de famille de son héros,

Pierre qui a perdu son ombre.  
Je me fis aussitôt conduire  
en fiacre chez le conseiller  
de la cour criminelle Hitzig.

Il s'appelait Itzig d'abord,  
mais une nuit il eut un rêve :  
il vit son nom écrit au ciel,  
et précédé de la lettre *h*.

« Qu'est-ce que cela signifie ? »  
se dit-il ; comme le mot *saint*  
s'écrit en allemand *heilig*,  
il pensa : « Voilà un beau titre,

mâis de peu d'usage à Berlin. »  
Il fit absorber par son nom  
l'initiale de sainteté,  
ne la révélant qu'aux intimes.

Sitôt près de lui. « Saint Hitzig,  
il me faut l'étymologie  
du mot Schlehmihl ; voudriez-vous  
m'en donner l'explication ? »

Le saint homme fit des façons,  
sa mémoire était en défaut,  
il passait d'un sujet à l'autre,  
si chrétiennement qu'à la fin

tous les boutons en ont sauté  
au gilet de ma patience,  
et je me mis à tempêter  
avec de si affreux blasphèmes

que le saint homme épouvanté,  
pâle et tremblant de tous ses membres,  
me satisfit sans plus tarder  
avec le récit qu'on va lire :

« Il est rapporté dans la Bible  
qu'Israël au temps de l'exil  
fut consolé plus d'une fois  
par les filles de Canaan.

C'est ainsi que Pinhas un jour  
vit de ses propres yeux Simri  
oublier sa noble naissance  
auprès d'une Cananéenne.

Enflammé de sainte colère,  
il tira son glaive, et Simri  
tomba, frappé d'un coup mortel.  
C'est du moins ce que dit la Bible.

Mais la tradition orale  
et populaire est différente :  
elle prétend que ce n'est pas  
Pinhas que Simri a frappé,

il avait pris, dans sa fureur,  
un innocent pour le coupable,  
et le nom de ce malheureux  
est Schlemihl ben Tzouri Schaddaï. »

---

C'est ce Schlemihl, premier du nom,  
qui est l'ancêtre de la race  
des Schlemihl. Nous descendons tous  
de Schlemihl ben Tzouri Schaddaï.

On ne rapporte à son sujet  
aucune action remarquable.  
On connaît seulement son nom,  
et l'on sait qu'il fut un Schlemihl.

Un arbre généalogique  
n'est pas estimé pour ses fruits,  
mais seulement pour son grand âge :  
le nôtre a plus de trois mille ans.

Les années viennent et s'en vont ;  
en voilà trois mille écoulées  
depuis la mort de notre ancêtre,  
de Schlemihl ben Tzouri Schaddaï

Depuis longtemps aussi Pinhas  
est mort, mais son glaive demeure,  
et nous ne cessons de l'entendre  
siffler au-dessus de nos têtes.

Il atteint les plus nobles cœurs,  
un Jehouda ben Halevy ;  
non plus que Moïse ibn Esra,  
il n'a épargné Gabirol,

Gabirol, ce pieux chanteur,  
trouvère consacré à Dieu,  
rossignol de dévotion  
célébrant la rose céleste,

ce rossignol, qui tendrement  
élevait sa chanson d'amour,  
invisible dans les ténèbres  
de la profonde nuit gothique,

sans se laisser épouvanter  
par les spectres ou les fantômes,  
les apparitions macabres  
dont cette nuit était hantée.

Il ne pensait, le rossignol,  
qu'à Dieu, l'objet de son amour,  
qu'il invoquait de ses soupirs,  
et glorifiait de ses chants.

---

Gabirol n'avait vu, sur terre,  
que trente printemps et déjà  
la renommée avait porté  
son nom dans les pays du monde.

Sa demeure était à Cordoue,  
il avait pour voisin un Maure,  
qui faisait des vers, lui aussi,  
et enviait sa jeune gloire.

Sitôt qu'il entendait sa voix,  
la bile lui montait au cœur,  
et plus la chanson était douce,  
plus amère était son envie.

Une nuit, l'ayant attiré  
dans sa maison, par ruse, il mit  
à mort ce rival détesté  
et l'enterra dans son jardin.

Mais voilà que sur l'endroit même  
où le cadavre était enfoui  
on vit s'élever un figuier  
d'une merveilleuse beauté.

Il produisait en abondance  
des fruits d'une saveur exquise ;  
qui en goûtait, était ravi  
dans une extase de bonheur.

On en parla, on en jasa  
dans la ville, tant et si bien  
que Sa Majesté le Khalife  
finit par en être informé.

Il goûta de sa propre bouche  
à ces figues phénoménales,  
et désigna sans plus tarder  
une commission d'enquête.

Procédure simple : soixante  
coups de bambou sur les pieds nus  
du propriétaire de l'arbre,  
et il avouait son forfait.

On extirpa jusqu'aux racines  
le figuier et l'on vit alors  
apparaître au jour le cadavre  
de Gabirol assassiné.

Il eut de belles funérailles  
où l'on pleura sincèrement.  
Le Maure était le même jour  
pendu au gibet de Cordoue.

## XXXIII

## DISCUSSION

Les trompettes en fanfare  
dans le palais de Tolède  
au combat spirituel  
invitent le peuple en fête.

Lutte sans rien de charnel,  
qui n'aiguise d'autres lames  
que des mots, et la logique  
lui fournit seule ses armes.

Ce n'est point, par courtoisie,  
un assaut de paladins,  
mais on y doit voir aux prises  
capucin contre rabbin.

---

Ils n'auront pas d'autre heaume  
que le voile du sabbat,  
ou le capuchon de l'ordre ;  
ainsi vont-ils au combat.

Quel est le Dieu véritable ?  
Est-ce l'unique et sévère  
Dieu des Juifs, que vient défendre  
Juda, rabbin de Navarre ?

Ou la sainte Trinité  
du bon Dieu des chrétiens,  
dont répond frère Joseph,  
le prier des Franciscains ?

La force des arguments,  
la rigueur de la logique,  
les auteurs dûment cités  
dans leurs textes authentiques,

sont les moyens de réduire  
à l'absurde l'adversaire,  
montrant clair comme le jour  
qu'il a tort s'il persévère.

La convention est faite  
que si l'un des champions  
succombe, il se convertisse  
à l'autre religion.

Au sacrement du baptême  
le Juif sera donc soumis,  
et le chrétien en revanche  
devra être circoncis.

Près de chaque combattant,  
onze partisans fidèles  
partageront son destin,  
qu'il soit heureux au contraire.

Les moines près du prieur,  
assurés de la victoire,  
ont préparé les seaux d'eau  
du baptême obligatoire,

brandissant les goupillons,  
et les encensoirs qui brillent ;  
on aiguise en l'autre camp  
les couteaux à circoncire.

---

Les deux partis plein d'ardeur  
sont à un bout de la salle,  
et la foule attend qu'on donne  
le signal de la bataille.

Sur un baldaquin doré,  
entourés de courtisans,  
siègent le roi et la reine ;  
elle paraît une enfant.

Petit nez à la française,  
un soupçon d'espèglerie,  
mais rubis d'enchantement  
sur ses lèvres qui sourient.

Une fleur épanouie  
qui ferait pitié à Dieu,  
des bords rians de la Seine  
transplantée sous d'autres cieux,

au pays raide et hautain  
de la grandeur espagnole ;  
Blanche de Bourbon, ici  
doña Bianca on la nomme.

Le roi qui s'appelle Pierre  
a pour surnom le Cruel ;  
aujourd'hui, de belle humeur,  
il le mérite assez mal.

Il paraît heureux de vivre,  
s'entretient avec ses nobles ;  
les Juifs ainsi que les Maures  
ont leur part de mots aimables.

Ces chevaliers circoncis  
ont toute sa confiance ;  
ils commandent ses armées,  
administrent ses finances.

Mais tout à coup les trompettes  
et les timbales annoncent  
que le combat des athlètes  
de la parole commence.

Le prier des Franciscains,  
avec sa mine dévote  
et sa voix désagréable,  
tour à tour rauque et grinçante,

---

au nom du Père, du Fils,  
et du Saint-Esprit d'abord  
exorcise le rabbin,  
le maudit fils de Jacob.

En de telles controverses,  
les Juifs ont dissimulé,  
pour qu'ils soufflent leurs répliques,  
souvent, des esprits malins.

Quand il s'en est rendu maître  
à grand renfort d'exorcismes,  
le moine lance les traits  
du dogme et du catéchisme.

Il expose que son Dieu,  
composé de trois personnes,  
quand il le juge à propos,  
arrive à n'en faire qu'une,

mystère incompréhensible,  
si ce n'est quand la raison  
laisse libre la pensée  
qu'elle tenait en prison.

Il poursuit ; c'est le Seigneur  
à Bethléem enfanté  
d'une vierge, sans qu'elle ait  
perdu sa virginité.

Voilà le Seigneur du monde  
qui repose dans la crèche ;  
près de lui dévotement  
veillent le bœuf et la vache.

Le Seigneur fuit en Égypte,  
échappant aux égorgeurs  
d'Hérode ; puis il devra  
subir la peine de mort.

Ponce Pilate accorda  
la sentence malgré lui  
au zèle pharisien,  
à la colère des Juifs.

Mais dès le troisième jour  
le Seigneur ressuscité  
s'est levé de son tombeau ;  
puis au ciel il est monté.

---

Il redescendra sur terre,  
quand sera venu le temps,  
au vallon de Josaphat,  
pour juger morts et vivants.

« Tremblez, Juifs, s'écrie le moine,  
ce Dieu, c'est vous qui l'avez  
frappé, couronné d'épines,  
et à mourir condamné.

Vous, les Juifs, peuple de haine,  
il est mort par votre faute,  
votre destin est de faire  
périr celui qui vous sauve.

Peuple maudit, les démons  
en ton cadavre pullulent,  
et vos corps sont les cavernes  
des légions infernales.

Saint Thomas d'Aquin le dit,  
c'était le bœuf de l'école,  
il est resté la lumière  
et la joie des orthodoxes.

Peuple Juif, peuple de loups,  
peuple de chacals, de hyènes  
détarrant pour s'en gorger  
les morts dans les cimetières.

Vous êtes singes, pourceaux,  
l'animal à corne unique  
qu'on nomme rhinocéros,  
crocodiles, et vampires.

Vous êtes corbeaux et pies,  
chauves-souris et hiboux,  
créatures de la nuit,  
basilics, milans, vautours,

vipères, orvets, crotales,  
crapauds, bêtes venimeuses  
dont le Christ un jour fera  
périr la tête hideuse.

Il suffit, si vous voulez  
sauver vos âmes maudites,  
de quitter la synagogue,  
aux saints lieux cherchant asile.

---

Dans l'église illuminée,  
là, les sources du baptême  
pour vous coulent à pleins bords :  
vous y plongerez vos têtes.

Il faut effacer la tache  
de la faute originelle,  
et laver dans les eaux saintes  
la souillure séculaire.

N'entendez-vous pas la voix  
du Sauveur, et son appel ?  
Il vous ouvrira ses bras  
pour vous délivrer du mal.

Notre Dieu est tout amour ;  
c'est la victime innocente,  
c'est l'agneau mort sur la croix  
pour le rachat de nos fautes.

Nous sommes doux comme lui,  
la paix est dans notre cœur,  
et nous ignorons la haine  
à l'exemple du Sauveur.

Un jour nous irons au ciel,  
récompense des élus,  
et tiendrons comme des anges  
en nos mains des fleurs de lis.

Nous aurons quitté la bure  
de nos frocs pour le brocart,  
le satin, la mousseline  
aux galons et franges d'or.

Plus de tonsures ! En tresses  
nos chevelures dorées  
par de belles jeunes filles  
artistement disposées,

et il y aura des coupes  
là-haut, plus larges que celles  
où jamais on ait sur terre  
versé le jus de la treille.

Par contre on n'a jamais vu  
une bouche aussi petite  
que celle dont nous aurons  
en partage le sourire.

Nous aurons l'éternité  
pour goûter à ces délices,  
en chantant *Halleluia*  
et *Kyrie* d'allégresse. »

Le frère a conclu. Les moines,  
croyant les cœurs infidèles  
éclairés, traînent en hâte  
les vases d'eau baptismale

Mais les Juifs qui craignent l'eau  
refusent, l'air dégoûté.  
Le rabbin en sens contraire  
commence d'argumenter.

« C'est pour mieux faire germer  
ton grain en ma tête dure  
que tu viens d'y déverser  
tant de tombereaux d'ordures.

Question de procédé,  
où chacun suit sa coutume.  
Au lieu de m'en offenser  
je dis merci, sans rancune.

La Trinité ne peut pas  
être à notre convenance,  
quand par la règle de trois  
nous calculons dès l'enfance.

Ton Dieu est modeste encore  
de n'avoir que trois personnes :  
on comptait six mille dieux  
dans la croyance païenne.

Je ne sais quel est celui  
que vous appelez le Christ,  
n'ai pas l'honneur de connaître  
la Vierge dont il est fils.

Vous me voyez au regret  
qu'à Jérusalem, jadis,  
voilà bien douze cents ans  
il ait eu quelques ennuis.

Comment savoir aujourd'hui  
si les Juifs l'ont mis à mort ?  
le corps du délit n'était  
plus là le troisième jour.

---

Il est permis de douter  
qu'il ait été un parent  
de notre Dieu, qui ne semble  
jamais avoir eu d'enfant.

Notre Dieu n'a pas péri  
comme un agneau en victime.  
Il n'a rien d'un philanthrope,  
rien d'un rêveur chimérique.

Ce n'est pas un Dieu d'amour  
qui roucoule de tendresse ;  
c'est le maître de la foudre,  
c'est le Dieu de la vengeance.

Les éclairs de son courroux  
n'épargnent pas le coupable ;  
enfants et petits enfants  
sont tenus pour responsables.

Notre Dieu, le Dieu vivant  
règne en son palais céleste,  
et pour les siècles des siècles  
éternellement existe.

Dieu vivant, plein de santé.  
Ce n'est pas un de ces mythes  
transparents comme une hostie  
ou les ombres du Cocyte.

Dieu de force, dont les mains  
portent les astres du ciel ;  
rois et peuples disparaissent  
quand il fronce le sourcil.

David dit que sa grandeur  
ne peut être mesurée,  
et la terre est à ses pieds  
comme un escabeau posée.

Il aime aussi la musique,  
le beau chant, le son des cordes,  
mais non pas le cri du porc  
ni le tapage des cloches.

Le poisson leviathan  
habite au fond de la mer,  
notre Dieu pendant une heure  
joue avec lui chaque jour,

---

excepté le jour neuvième  
du mois d'Ab, date funeste  
où son temple fut détruit :  
ce jour-là, il est trop triste.

Le corps du leviathan  
a la longueur de cent lieues,  
comme un géant les nageoires,  
et comme un cèdre la queue.

Mais la chair de la tortue  
est moins délicate. Au jour  
de la résurrection  
les invités du Seigneur,

les élus pour leur justice  
et leur sagesse honorés  
dégusteront le régal  
de son poisson favori,

avec la sauce aux oignons  
ou la sauce brune au vin,  
relevée en matelotte  
d'épices et de raisins.

La sauce aux oignons est blanche,  
on y rape du raifort ;  
recette bien à ton goût,  
frère Joseph, j'en suis sûr.

Et quant à la sauce brune  
où l'on met des raisins secs,  
elle te fera un bien  
céleste, frère Joseph.

Ce que Dieu cuit est bien cuit.  
Crois-moi, tu seras content  
pour un morceau de ta peau  
d'avoir du léviathan. »

Le rabbin, tout sucre et miel,  
a dans sa barbe un sourire,  
les Juifs ont déjà brandi  
les couteaux à circoncire,

prêts à saisir le vaincu  
dans l'endroit qu'il faut qu'on scalpe  
pour les dépouilles opimes  
de ce Combat sans exemple.

---

Mais les moines tiennent ferme  
à leur foi héréditaire  
ainsi qu'à garder leur peau  
telle qu'elle est, tout entière.

Le confesseur catholique  
argumente, chaque mot  
asséné ainsi qu'un vase  
de nuit, rempli comme il faut.

Le rabbin réplique encore,  
contenant sa sainte fièvre,  
et ravalant la colère,  
qui du cœur lui monte aux lèvres.

Il s'appuie sur la Mischna,  
les traités, les commentaires,  
cite le Taousyé Yontof  
et ses textes péremptoires.

Mais le moine fait entendre  
un blasphème abominable,  
disant du Taousvé-Yontof  
qu'il peut bien aller au diable.

« Dieu, c'est donc la fin de tout ! »  
crie le rabbin consterné,  
sentant fuir sa patience  
et la tête lui tourner.

« Si le Taousve-Yontof même  
ne vaut rien, malheur, malheur !  
Seigneur, que ton châtiment  
punisse le malfaiteur !

Puisque le Taousve-Yontof,  
c'est toi-même, viens, Seigneur,  
sur l'insolent qui le nie,  
de ton nom venger l'honneur !

Que l'abîme l'engloutisse,  
comme la noire cohorte  
des anges séditieux  
contre toi mis en révolte.

Pour la mort du scélérat  
prends ta foudre la meilleure,  
tu as trouvé souffre et poix  
pour Sodome et pour Gomorrhe.

---

Frappe les moines ainsi  
que ce Pharaon d'Égypte :  
nous partions, bien équipés ;  
il engagea la poursuite.

Il s'était mis à la tête  
de cent mille cavaliers,  
terribles avec leurs sabres  
et leurs cuirasses d'acier.

Seigneur ! tu brandis ton glaive,  
et les voilà tous noyés  
dans la mer, roi et soldats  
comme des chats nouveaux-nés.

Frappe les moines, Seigneur !  
Montre à ces mauvais garçons  
que ton tonnerre n'est pas  
une foudre de carton.

Je célébrerai ta gloire  
par le chant et la parole,  
et veux comme Myriam  
danser au son des timbales. »

Mais le moine l'interrompt  
dans une égale fureur :  
« Que Dieu t'emporte plutôt  
toi-même au fond de l'enfer !

Je mets au défi tes diables,  
ton dieu des mouches infect,  
Belzébuth et Lucifer  
Belial et Astaroth.

Je ne crains pas les grimaces  
de ces ténébreux esprits,  
puisqu'en moi, pour m'en défendre,  
j'ai le corps de Jésus-Christ.

Le Christ est le mets que j'aime  
mieux que le léviathan  
et les sauces préparées  
aux cuisines de Satan.

Plutôt que de disputer  
je voudrais les claires flammes  
d'un bûcher pour te rôtir  
ainsi que tes camarades. »

La dispute s'envenime  
malgré son objet sacré,  
mais en vain les adversaires  
s'égosillent à crier.

Ils luttent depuis douze heures,  
la fin n'est pas à prévoir,  
l'auditoire se fatigue,  
les femmes sont en sueur.

La cour même est lasse ; on voit  
bailler un peu les suivantes.  
Le roi vers la belle reine  
se détourne et lui demande :

« Dites-moi qui a raison  
entre les deux adversaires ?  
Donneriez-vous gain de cause  
au rabbin ou bien au frère ? »

Dona Bianca le regarde,  
elle presse de ses mains  
pensives, les doigts croisés,  
son front, et prononce enfin :

« Je ne sais qui a raison,  
mais volontiers je croirais  
que le moine et le rabbin  
sentent tous les deux mauvais. »

## XXXIV

## CE QU'ON ENTEND

« Prudent Jekéf, combien te coûte  
ce chrétien de la grande espèce,  
dont tu as fait un mari pour ta fille,  
déjà un peu montée en graine ?

Soixante-mille marcs peut-être,  
ou même soixante-dix-mille ?  
Ce n'est pas trop cher pour du bon chrétien,  
la petite était difficile.

J'ai la déveine. C'est le double  
qu'il m'a fallu laisser extraire,  
et je n'ai eu pour mon argent  
que déchet, rebut et rognure. »

Le prudent Jekel a son prudent sourire,  
parle comme Nathan le Sage :  
« Tu gâtes les prix, mon ami,  
parce que tu es trop vif et trop large.

Tu n'as que ton affaire en tête,  
tu penses aux chemins de fer,  
je vais à pied, je me promène et couve  
mes projets à loisir.

Nous surestimons les chrétiens,  
la valeur a baissé,  
j'estime qu'à cent mille marcs  
un pape est bien payé.

J'ai donc pour ma seconde fille  
un mari en vue in petto,  
un sénateur, six pieds de taille,  
pas de cousins dans le ghetto.

Quarante-mille marcs au cours  
sont le prix de ce chrétien-là,  
dont la moitié payée comptant,  
l'autre avec escompte et délai.

---

Mon fils sera bourgmestre,  
bien qu'il ait le dos rond,  
je l'ai juré, les gros bonnets  
devant mon héritier s'inclineront.

Mon beau-frère, ce grand farceur,  
me le disait hier encore :  
Prudent Jekef, tu pourrais être  
un Talleyrand , mais on l'ignore. »

Tels sont les mots que l'autre jour  
étant en promenade  
sur un quai de Hambourg  
je saisis au passage.

## XXXV

## CŒURS FROIDS

C'était pour la première fois  
dans le carton peint du décor,  
tu jouais dans l'or et la soie,  
Jessica, fille de Shylock.

Ta voix était si froide et claire,  
si clair et froid était ton front,  
que tu ressemblais, dame Claire,  
à un glacier resplendissant.

Et le Juif a perdu sa fille,  
le chrétien l'a prise pour femme.  
Pauvres Shylock et Lorenzo !  
J'en ai froid jusqu'au fond de l'âme.

---

Nous faisons la deuxième fois  
connaissance un peu plus intime :  
J'étais alors don Lorenzo,  
et Jessica, c'était toi-même.

L'amour t'avait tourné la tête,  
et je baisais, comme un homme ivre  
que j'étais, je crois bien, tes yeux,  
au froid éclat de pierreries.

Soudain je rêvai fiançailles.  
Ma raison s'en était allée,  
ou bien, d'être si près de toi,  
elle se trouvait congelée.

En Sibérie, en Sibérie !  
C'était le voyage de noces,  
le lit pareil à une steppe,  
froid et luisant comme la glace

Seul dans la steppe je sentais  
mon corps trembler sous la froidure,  
mes chansons d'amour se mouraient,  
leur plainte n'était qu'un murmure.

Je n'ai qu'un oreiller de neige  
à mettre sur mon cœur ardent.  
L'amour claque des dents, il gèle :  
Jessica me tourne le dos.

## XXXIVI

## MALÉDICTION

Qu'il soit banni de la pensée !  
(telles sont les propres paroles  
de la pauvre vieille Esther Wolf,  
il me semble l'entendre encore).

Que sur terre parmi les hommes  
sa mémoire soit effacée,  
c'est la malédiction suprême :  
qu'il soit banni de la pensée.

Sans contrainte, mon pauvre cœur,  
que ta douleur soit exhalée,  
de lui, seulement, pas un mot :  
qu'il soit banni de la pensée.

Qu'il soit banni de la pensée,  
de nos livres de nos chansons,  
que dans sa tombe abandonnée  
il pourrisse, le chien maudit.

Au jour de la résurrection  
quand les fanfares éclatantes  
convoqueront au jugement  
l'immense foule chancelante,

et que l'ange fera l'appel  
des noms sur les listes dressées  
par les autorités célestes,  
qu'il soit banni de la pensée !

## XXXVII

## HALLELUIA

Les étoiles du firmament  
rendent hommage au Tout-Puissant,  
le croyant lève ses regards  
pour adorer le Créateur.

Point n'est besoin d'aller si haut,  
il est d'autres objets sur terre  
qui valent bien, tant il sont beaux,  
que devant eux on se prosterne.

Oui, mes amis, résolument  
ici-bas j'attache mes yeux :  
l'ouvrage le plus merveilleux  
du Seigneur, c'est le cœur humain.

Le soleil de magnificence,  
la lune qui dans le silence  
verse ses rayons caressants,  
les comètes au ciel passant,

astres du jour et de la nuit  
ne sont pour moi que des chandelles,  
près de la divine étincelle  
qui dans le cœur de l'homme luit.

Le cœur, un monde en miniature,  
prés, vallons, toute la nature,  
même les animaux sauvages  
dont il souffre plus d'un ravage.

Ici chantent des ruisseaux clairs,  
là, des abîmes entrouverts,  
plus loin des jardins fleurissants,  
agneaux, ânon y vont paissant.

On y voit des sources jaillir,  
et des rossignols malheureux  
qui des roses sont amoureux  
et de chanter se font mourir.

Le temps même est capricieux  
le ciel un jour est radieux,  
le lendemain couvert et froid,  
le brouillard s'étend sur les bois.

Les pétales tombent des fleurs,  
les vents soufflent avec fureur,  
à gros flocons il va neiger,  
fleuves et lacs seront gelés.

Hiver, saison des bals masqués,  
les sentiments sont déguisés  
et dansent follement ensemble,  
jouant à se donner le change.

Dans le plaisir qui les entraîne  
parfois se mêle un peu de peine,  
malgré la danse et son vertige,  
un regret soudain les afflige.

Un choc, qu'on croirait à tout rompre :  
ce n'est rien, la glace va fondre ;  
autour du cœur elle était prise  
en dure écorce, qui se brise.

L'h' ver n'a plus qu'à disparaître ;  
obéissant à la magie  
de l'amour, la saison bénie,  
le printemps en fleurs va renaître.

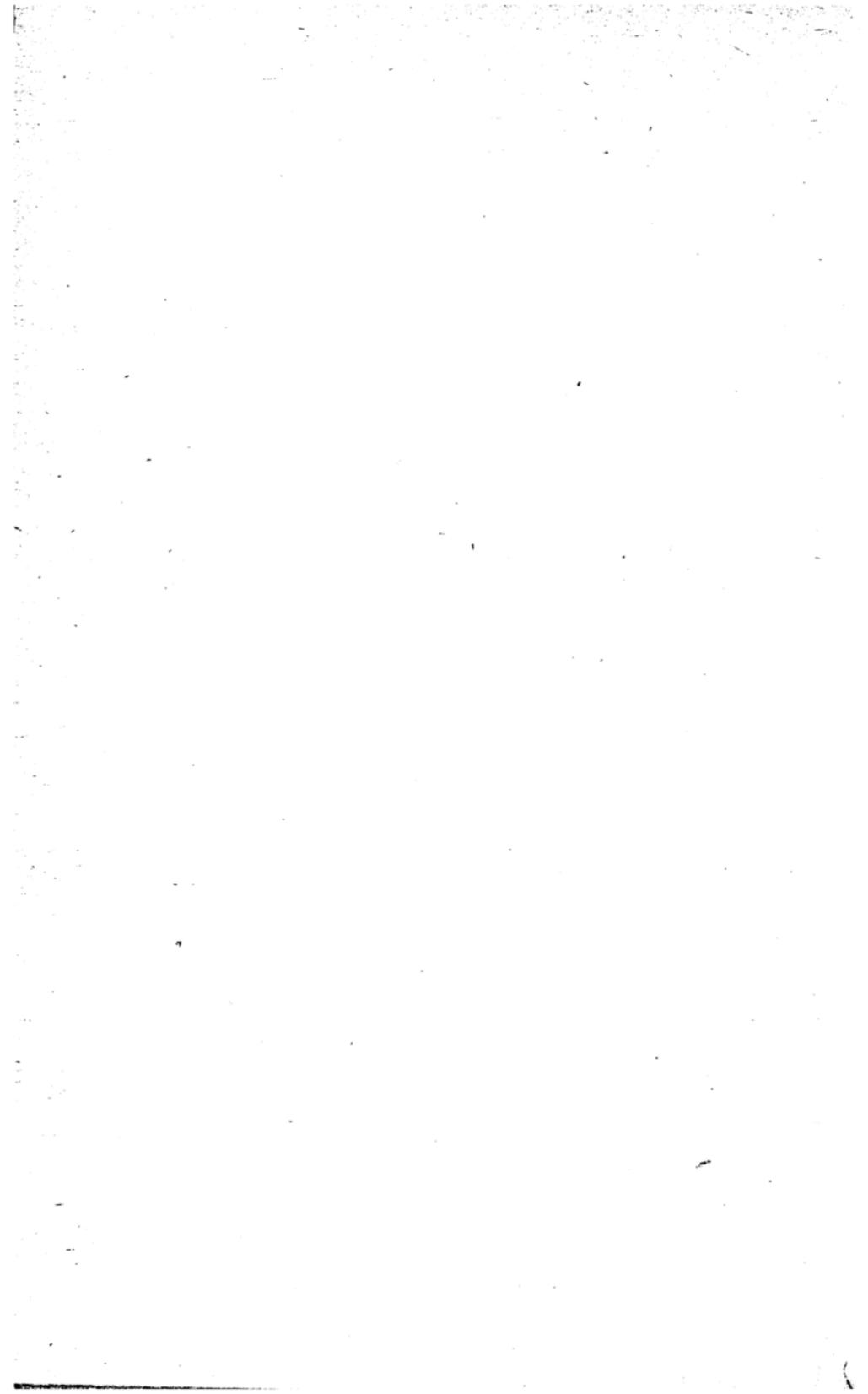
Le nom du Seigneur soit loué,  
au ciel, mais non moins ici-bas !  
Je veux chanter le *Kyrie*  
*eleison, l'Halleluia.*

Il a donné tant de grandeur  
au cœur de l'homme, et de douceur,  
il l'a de son souffle animé,  
et l'amour lui fut inspiré.

Chants de la Grèce, lyre antique,  
dances des Muses impudiques,  
arrière ! il faut d'autres accents  
pour célébrer le Tout-Puissant.

Arrière, musique d'idoles,  
que la harpe du Roi-prophète  
à seconder mon chant s'apprête !  
Halleluia : c'est la parole.

**PROSE**



## XXXVIII

### LE RABBIN DE BACHERACH

(Fragments et analyse)

#### *Chapitre premier*

Au débouché de la plaine du Rhin, là où les rives du fleuve perdent leur mine souriante, où les montagnes et les rochers, avec leurs châteaux en ruines à l'aspect fantastique, ont des attitudes menaçantes, et font paraître une grave et sauvage majesté, c'est là qu'on découvre, comme une effrayante image du passé légendaire, la sombre et antique ville de Bacherach.

Le récit commence par cette phrase, qui annonce une description de Bacherach, non pas dans l'abandon où elle se trouvait au temps de Heine, mais avec ses murs intacts, ses seigneurs, ses prêtres, ses corporations et son quartier juif, telle enfin qu'on pouvait la voir dans les dernières années du quinzième siècle.

La grande persécution des Juifs avait commencé avec les croisades et exercé sa plus cruelle fureur vers le milieu du quatorzième siècle, après la terrible épidémie de peste dont on rendait les Juifs responsables, comme de toutes les calamités publiques, en les accusant d'avoir appelé la colère divine et empoisonné les fontaines avec le concours des lépreux. La populace exaspérée, et surtout les hordes des flagellants, hommes et femmes qui parcouraient, deminus, la région du Rhin et toute l'Allemagne du Sud en se donnant le fouet par pénitence et chantant des hymnes délirants en l'honneur de la Sainte-Vierge, massacraient alors les Juifs par milliers, ou les mettaient à la torture, ou leur imposaient le baptême. Une autre accusation qui depuis le début du moyen-âge jusqu'à la fin du siècle dernier a coûté aux Juifs bien du sang et des larmes, est l'absurde légende, répétée à satiété dans les chroniques et les récits hagiographiques, qui les montre dérochant des hosties consacrées pour en tirer du sang en les perçant de leurs poignards, ou égorgeant des enfants chrétiens, parce qu'il leur fallait du sang pour l'office nocturne de leur fête de la Passah. Les Juifs, déjà détestés pour leur foi, leurs richesses et leurs registres de créances, étaient, au jour de cette fête, à la discrétion de leurs ennemis : il était aisé de les perdre en répandant le bruit d'un de ces meurtres ou en introduisant secrètement un cadavre d'enfant dans une

de ces maisons maudites ; après quoi, on surprenait la famille juive en prières, il y avait massacre, pillage, baptême, ainsi que des miracles accomplis par l'enfant mort, que l'Église finissait par canoniser, comme ce saint Werner dont l'abbaye magnifique, à Oberwesel, est de nos jours une des plus belles ruines de l'âge gothique.

C'est précisément la fête de la Passah que s'apprête à célébrer, ce soir-là, le rabbin Abraham, secondé par sa femme la belle Sara, entouré de ses parents, disciples et amis. Cette fête commémore la délivrance de la captivité d'Égypte, et en voici le cérémonial.

Sitôt la nuit tombée, l'épouse allume les lampes et couvre la table d'une nappe, au milieu de laquelle sont placés trois pains azymes, recouverts eux-mêmes d'une serviette qui supporte six petites tasses contenant des aliments symboliques : un œuf, de la laitue, du raifort, un os de mouton et une pâte brune faite avec des raisins secs, de la cannelle et des noix. A cette table s'assied le père de famille, avec ses parents et compagnons ; il leur fait une lecture d'un livre merveilleux appelé *Agadé*, extraordinaire mélange de légendes anciennes, de miracles arrivés en Égypte, de récits curieux, de discussions, de prières et d'hymnes. Un grand souper a lieu au milieu de la fête, et pendant la lecture on goûte aux mets symboliques, on mange un morceau des pains azymes,

et on boit quatre gobelets de vin. Cette fête nocturne a un caractère de mélancolie sereine, de sérieux enjoué, de mystère et de légende, et la mélopée traditionnelle de la *Agadé*, avec les réponses du chœur des auditeurs, a un accent qui saisit, berce et anime à la fois, de telle sorte que même les Juifs qui ont quitté la foi de leurs pères, à la poursuite des joies du monde étranger, ont le cœur profondément troublé, quand il viennent à entendre le vieux chant, qu'ils connaissent bien, de la Passah.

Description de l'assistance. La cérémonie a commencé.

Le deuxième gobelet versé, les visages et les voix s'éclaircissaient de plus en plus, et le rabbin, ayant saisi l'un des pains azymes, le levait avec un salut joyeux, en lisant les paroles de l'*Agadé* : « Vois ! c'est le mets dont se nourrirent nos pères en Égypte. Quiconque a faim, qu'il se présente et il en sera nourri. Quiconque est triste, qu'il se présente et partage notre joie ! Cette année nous célébrons la fête ici, mais l'an prochain au pays d'Israël. Cette année nous sommes encore en servitude, mais l'an prochain nous serons les fils de la liberté ! »

A ce moment la porte d'entrée s'ouvrit, livrant passage à deux hommes, pâles et de haute stature, enveloppés de manteaux flottants. L'un d'eux prit la parole : « La paix soit avec vous, nous sommes des

coreligionnaires en voyage et désirons fêter la Passah en votre compagnie. » Le rabbin répondit, avec un empressement aimable : « La paix soit avec vous, prenez place auprès de moi. » Les étrangers s'étant assis, il poursuivit sa lecture, s'interrompant de temps à autre, pendant que les autres causaient entre eux, pour adresser un mot gentil à sa femme, qu'il appelait « ma reine », par allusion à la vieille plaisanterie qui ce jour-là prête l'orgueil d'un roi au père de famille. Elle répondit avec un sourire affligé : « Il nous manque un prince. » Il se contenta de montrer du doigt une image du livre où l'on voyait trois anges annoncer à Abraham qu'il aurait bientôt un fils, pendant que Sara écoute, la rusée, à la porte de la tente. Et ce simple geste amena une vive rougeur sur les joues de la belle Sara qui bientôt, reprenant contenance, leva un regard amical vers son mari ; il en était à raconter comment Rabbi Josué, Rabbi Éliezer, Rabbi Asaria, Rabbi Akiba et Rabbi Tarphen restèrent une fois à Bona-Brak, toute la nuit à parler de l'exode d'Égypte, jusqu'au matin où leurs élèves vinrent les prévenir qu'il faisait grand jour et qu'on lisait déjà la prière à la synagogue.

Comme elle l'écoutait attentivement et ne le quittait pas des yeux, elle aperçut tout à coup l'horreur se peindre sur ses traits, le sang lui monter au visage, ses yeux lancer des étincelles ; mais presque au même instant il se rasséna, reprit son expression aimable

en y ajoutant même une jovialité qui n'était pas dans son caractère. Elle eut peur, comme elle n'avait jamais eu peur dans sa vie, et plus encore de cette gaieté qui devenait folie. Il mettait son bonnet sur une oreille, puis sur l'autre, tirait et frisait comiquement sa barbe, chantait l'*Agadé* sur une refrain des rues, et au récit des plaies d'Égypte, au lieu de tremper son doigts dans le vin pour en laisser tomber une goutte à terre, il en aspergea les demoiselles, ce qui causa des cris pour les collerettes perdues, et de bruyants éclats de rire. L'inquiétude de Sara augmentait toujours, et elle regardait avec terreur l'assistance, sous l'éclairage inégal, dans un bourdonnement et un mouvement d'hommes qui oscillaient à leur aise d'un côté à l'autre, cassaient le pain, vidaient les tasses, causaient entre eux, tous au comble du bonheur.

Ainsi arriva l'instant du souper ; tous se levèrent pour les abutions, et Sara la première alla chercher, pour le présenter à chacun des hôtes pendant qu'on lui verserait l'eau sur les mains, le grand bassin d'argent, rehaussé de figures en or. Comme elle s'approchait du rabbin pour lui rendre ce service, il lui fit signe des yeux et se glissa dehors par la porte ouverte. Elle le suivit, il lui prit la main, l'entraîna bien vite par les rues obscures puis, ayant franchi la porte de la ville, sur la route qui longeant le Rhin conduit à Bingen.

Description de la nuit printanière. Le rabbin et Sara gravissent un rocher qui domine le Rhin. Il lance dans le fleuve le bassin d'argent qu'elle avait gardé ; elle se jette à ses pieds et le supplie de lui expliquer son étrange conduite.

Le rabbin, incapable d'articuler un mot, remua les lèvres à plusieurs reprises, avant de s'écrier : « Voistu l'ange de la mort ? Il est là-bas, il plane sur Bacherach. Mais nous avons échappé à son glaive. Loué soit le Seigneur ! » Il lui conta alors, d'une voix encore tremblante, comment, pendant la lecture de l'*Agadé* ayant jeté par hasard les yeux sous la table, il y avait vu, à ses pieds, le cadavre ensanglanté d'un enfant. « J'ai remarqué alors que nos deux hôtes tardifs n'étaient pas d'Israël. C'étaient eux, les impies, qui avaient apporté le cadavre, mais il m'était interdit de me trahir, sous peine de hâter ma perte, seule la ruse nous a sauvés. Loué soit le Seigneur ! »

Ils descendent sur la rive où ils trouvent une barque qui les conduit à Francfort.

### *Chapitre deuxième*

Arrivée à Francfort. Description de la ville et de son animation joyeuse. Ils se font ouvrir, non sans difficulté, la porte du quartier juif, car on y est prudent à l'égard des étrangers. Une fois admis, ils y reçoivent bon accueil et se rendent à la synagogue. Le rabbin reste en bas, avec les hommes, Sara monte à

la tribune des femmes. Description de l'office. Dans la tribune, pendant que d'autres assistantes bavardent ou se querellent, Sara subitement tombe évanouie.

La belle Sara était étendue pâle comme la mort, au milieu d'un essaim de femmes affairées et gémissantes. L'une lui soutenait la tête et l'autre le bras ; des vieilles l'aspergeaient avec le verre d'eau toujours prêt, derrière leur prie-Dieu, pour leur permettre de se laver les mains au cas où elles les auraient souillées au contact de leur corps ; d'autres encore lui mettaient sous le nez un vieux citron employé au dernier jour de jeûne, avec des clous de girofle plantés dedans, pour donner des forces par son odeur. Elle rouvrit enfin les yeux, avec un profond soupir et un regard de muette reconnaissance. Mais en bas, on en était à la dix-huitième prière qui ne doit être différée sous aucun prétexte, et les femmes, regagnant rapidement leurs places, se mirent à prier comme il se doit, debout et le visage tourné vers l'Orient, qui est la direction de Jérusalem. Deux seulement restèrent un peu plus longtemps auprès d'elle pour lui offrir leurs services, et une troisième pour la questionner.

Mais la faiblesse de la belle Sara avait une cause bien particulière. C'est l'usage à la Synagogue que celui qui vient d'échapper à un grand danger doit s'avancer, après la lecture, et rendre grâce à la providence divine. Comme Rabbi Abraham s'acquittait

de ce devoir, Sara qui l'écoutait remarqua soudain que sa voix prenait l'accent assourdi de la prière des morts, elle entendit les noms de ses parents chéris, accompagnés de la formule de bénédiction qu'on accorde aux défunts. C'est ainsi qu'elle perdit, en son cœur déchiré, l'espoir de revoir jamais les siens, et comprit qu'ils avaient tous été massacrés, jusqu'aux jeunes enfants. Elle en fût morte de douleur, sans l'évanouissement qui la sauva.

### *Chapitre troisième*

A la sortie de la synagogue, rencontre d'un Espagnol magnifiquement vêtu qui fait un compliment à Sara. Elle lui répond sévèrement qu'elle est juive et veut qu'on la respecte. Le rabbin survient et le reconnaît. Il se nomme Isaac Abarbanel, c'est le neveu d'un grand rabbin. L'Espagnol fait mine de se fâcher, car il est renégat. Mais soudain il reconnaît, à son tour, le rabbin qui jadis, faisant ses études en Espagne, lui a sauvé la vie. Il se jette dans ses bras.

« Je vais donc vous conduire dans la meilleure gargotte d'Israël, s'écria don Isaac, tout près d'ici, chez mon amie Schnapper-Elle. J'en sens d'ici le doux parfum, c'est de la cuisine que je parle. Si tu savais, Abraham, ce que me dit ce parfum ! C'est lui qui m'attire si souvent, depuis que je suis en cette ville, vers les tentes de Jacob. A part cela, j'avoue que la fréquentation du peuple de Dieu n'est pas mon plaisir

favori, et ce n'est pas pour prier, c'est pour manger que je viens dans la rue des Juifs.

— Tu nous as jamais aimés, don Isaac.

— Oui, poursuit l'Espagnol, j'aime votre cuisine bien mieux que votre foi, qui n'a pas la sauce qu'il faut. Vous-mêmes, j'ai toujours eu du mal à vous digérer. Même aux temps les meilleurs, même sous le règne de mon ancêtre David, roi d'Israël et de Juda, je n'aurais pu y tenir parmi vous, et un beau matin on m'aurait vu m'échapper de Sion pour gagner la Phénicie, ou Babylone, où la joie de vivre débordait dans le temple du dieux.

— Isaac, tu insultes le Dieu unique, murmura sombrement le rabbin. Tu vaux moins qu'un chrétien, tu es un païen, un idôlatre.

— Oui, un païen, et autant que les secs et mornes Hébreux me sont antipathiques les tristes et douloureux Nazaréens. Puisse Notre-Dame de Sidon, sainte Astarté, me pardonner si je m'agenouille pour prier devant la mère souffrante du crucifié. Ce n'est que des genoux et de la langue que je rends hommage à la mort, mon cœur reste fidèle à la vie... Mais ne me regarde pas de travers, poursuit l'Espagnol en remarquant combien le rabbin semblait peu édifié par son discours, ne me regarde pas avec dégoût. Mon nez n'a rien d'un apostat. Dès qu'il a senti, un jour que vers l'heure du dîner le hasard m'avait conduit dans cette rue, l'odeur bien connue de la cuisine

---

juive, j'ai éprouvé la même nostalgie que nos pères, quand ils se souvenaient du pot-au-feu d'Égypte ; de savoureuses impressions de jeunesse me sont revenues à la mémoire, j'ai revu en esprit les carpes dans leur sauce brune aux raisins secs, que ma tante savait apprêter d'une façon si édifiante pour le vendredi soir ; j'ai revu l'agneau bouilli, avec les oignons et le raifort, qui pourrait réveiller un mort, et la soupe où nagent des boulettes de rêve, j'ai eu l'âme attendrie comme le chant d'un rossignol amoureux, et depuis lors je suis un client de mon amie madame Schnapper-Elle.

Les trois convives entrent dans la gargotte, et le récit en reste là.

## XXXIX

[GUMPEL-GUMPELINO ET HIRSCH-HYACINTHE]

Les yeux de mylady souriaient comme un rayon de soleil après une ondée, annonçant le retour de la bonne humeur, quand John fit son entrée, et dans le style le plus solennel du genre laquais, annonça Son Excellence le Marquis Christoforo di Gumpelino.

— Qu'il soit le bienvenu ! Et vous, monsieur le Docteur, vous allez faire la connaissance d'un pair de notre royaume des fous. Ne soyez pas choqués par son extérieur, ni surtout par son nez. Il a d'excellentes qualités, par exemple beaucoup d'argent, du bon sens, et la curiosité de toutes les folies du monde, pour les faire siennes ; de plus il est épris de mon amie aux yeux bleus Julie Maxfield qu'il appelle sa Juliette, et se nomme son Roméo, et il déclame et il soupire ; et lord Maxfield, le beau-frère,

à qui la fidèle Julie a été confiée par son mari, joue le rôle d'Argus.

J'allais répondre qu'Argus était le gardien d'une vache, quand la porte s'ouvrit à deux battants et je vis, à mon extrême surprise, entrer en se dandinant avec son sourire confortable et son heureux embonpoint, mon vieil ami le banquier Gumpel. Après avoir suffisamment essuyé de ses larges lèvres luisantes la main de mylady, pour en humecter ensuite les questions de politesse, il me reconnut à son tour, et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

L'avertissement de milady, de n'avoir pas à me choquer de son nez, ne manquait pas d'à-propos, et il se fallut de peu que je n'en eusse vraiment un œil crevé. Je ne veux pas en médire, de ce nez ; bien au contraire, il était du galbe le plus noble, et autorisait mon ami à s'adjuger pour le moins un titre de marquis. On voyait à son nez qu'il appartenait à la meilleure noblesse et descendait d'une famille très ancienne, si ancienne que le bon Dieu un jour a pu sans crainte de mésalliance s'unir par les liens du mariage avec elle. Il est vrai que depuis lors elle a quelque peu perdu en considération, obligée, depuis le temps de Charlemagne tout au moins, de gagner sa subsistance par le commerce des vieilles culottes et des billets de la loterie de Hambourg, sans perdre pour cela l'orgueil de ses aïeux ni renoncer à l'espoir de rentrer en ses biens ou tout au moins de recevoir une acceptable

indemnité d'émigration, le jour où son souverain légitime aura été restauré comme il l'a promis; voilà deux mille ans qu'il les mène tous par le bout du nez avec cette promesse. Est-ce cette traction séculaire qui les a rendus si longs ? Ou bien le long nez est-il une sorte d'uniforme, donné par Jéhovah à ses anciens gardes du corps pour les reconnaître, même s'ils ont déserté ? Le marquis Gumpelino, bien que déserteur, portait toujours son uniforme, un brillant uniforme chamarré de croix, d'étoiles, de rubis, d'un aigle rouge en miniature, et d'autres décorations.

— Voyez-vous, dit mylady, c'est mon nez favori et je ne connais pas de plus belle fleur sur terre.

— Cette fleur, répondit Gumpelino avec un fin sourire, je ne puis malheureusement la déposer sur votre beau corsage sans y adjoindre mon florissant visage, et je crains que ce supplément ne vous incommode, surtout par la chaleur qu'il fait. Mais je vous apporte une autre fleur non moins précieuse, qu'on ne trouve guère ici.

A ces mots, le marquis, déroulant avec précaution un cornet de papier brouillard qu'il avait apporté, en tira une merveilleuse tulipe. Mais au premier regard, mylady s'écria :

— Me tuer, me tuer ? Vous voulez me tuer ! Otez d'ici, bien vite, cette chose affreuse.

Et la main sur les yeux, comme si vraiment on voulait sa mort, elle courait de tous côtés, maudissant

nez et tulipe, sonnante, trépignante, cravachant son chien qui se mit à aboyer ; et quand John parut, elle lui cria, comme Kean dans *Richard III* : « Un cheval, un cheval, mon royaume pour un cheval ! » Et là-dessus, comme elle était déjà en costume d'écu-yère, elle disparut.

— Singulière femme ! dit Gumpelino, figé d'étonnement, avec sa tulipe dans la main qui lui donnait l'air d'une de ces divinités qui tiennent un lotus dans les bas-reliefs des temples de l'Inde...

— Singulière femme ! répétait Gumpelino, quand déjà nous étions en route, pour aller voir deux de ses amies, signora Letizia et signora Francesca, à qui il voulait me présenter. Comme ces dames demeuraient sur la hauteur, à quelque distance, je sus gré à mon corpulent ami d'avoir la bonté de s'arrêter, à chaque montée, pour souffler un peu en soupirant : « O Jésus ! »...

A une de nos haltes, nous vîmes en bas dans le village, notre amie britannique, droite sur son cheval, à toute vitesse passer sur un pont comme une image romantique et disparaître comme un rêve...

— Singulière femme ! dit-il encore. Douce comme la soie, et résistante aussi comme la soie, elle monte à cheval aussi bien que moi. Avez-vous vu ce long Anglais efflanqué, galopant après elle sur une maigre rosse, comme un vertige de vitesse ? La passion du cheval donne lieu à de folles dépenses. Celui de lady

Maxfield lui coûte trois cents louis d'or, des louis d'or bien vivants, et le cours du louis d'or est élevé, et monte encore tous les jours... Vous ne pouvez croire, monsieur le docteur, ce qu'il me faut dépenser et je me contente d'un seul domestique, et ce n'est que pendant mes séjours à Rome que j'ai un chapelain pour ma chapelle. Voyez, c'est mon Hyacinthe. »

Le petit être qui se montrait à un détour du chemin méritait plutôt le nom de Narcisse. Il portait une jaquette écarlate, trop large pour lui, surchargée de galons d'or qui brillaient au soleil, et la petite tête en sueur qui sortait de là me faisait signe comme une vieille connaissance. De plus près, ce visage pâle et soucieux et ces petits yeux clignotants me firent reconnaître un personnage que je m'attendais plutôt à rencontrer sur le Sinaï que dans l'Apennin, et qui n'était autre que M. Hirsch, citoyen de Hambourg, employé de la loterie, non exempt de tout reproche à ce titre, mais non moins expert à l'extraction des œils-de-perdrix et à l'estimation des bijoux.

— J'espère bien, me dit-il, que vous me reconnaissez, encore que j'aie changé mon nom de Hirsch contre celui de Hyacinthe : je suis le domestique de monsieur Gumpel.

— Hyacinthe ! interrompit celui-ci, outré de son indiscretion.

— Soyez tranquille, monsieur Gumpel, ou monsieur Gumpelino, ou monsieur le marquis, ou votre

excellence, nous n'avons pas à nous gêner avec ce monsieur, il me connaît, il a souvent joué chez moi, et je pourrais jurer que depuis le dernier tirage il reste à me devoir sept marks et neuf schellings. Vraiment, monsieur le docteur, je suis content de vous voir. Avez-vous affaire ici pour votre plaisir ? Que faire ici, par cette chaleur, et avec toutes ces montées et ces descentes à n'en plus finir ? Le soir, je me sens plus las que si j'étais allé vingt fois de la porte d'Altona à la porte de pierre, sans avoir rien gagné.

— O Jésus, s'écria le marquis, tais-toi, tais-toi Je changerai de domestique.

— Pourquoi me taire ? reprit Hirsch-Hyacinthe. J'a tant de joie à pouvoir parler allemand avec une figure que j'ai vue à Hambourg, et quand je pense à Hambourg !

Son œil brillait de larmes au souvenir de sa petite patrie d'adoption et c'est avec un soupir qu'il ajouta : « Ce que c'est que de nous ! »...

Le marquis l'interrompit en l'envoyant porter la tulipe à lady Maxfield, et quand il fut parti :

— Il m'est attaché, dit-il, sans quoi je l'aurais depuis longtemps renvoyé à cause de son manque de tenue. Avec vous cela n'a pas d'importance. Vous me comprenez. Que dites-vous de sa livrée ? Il y a là pour quarante thalers de galons de plus que sur celle de Rothschild. J'ai une satisfaction intime à voir comme il se perfectionne chez moi. De temps à

autre je lui donne moi-même des leçons de culture. Je lui dis souvent : Qu'est-ce que l'argent ? L'argent est rond et roule loin de nous, la culture reste. Oui, monsieur le docteur, si je venais à perdre mon argent, ce qu'à Dieu ne plaise, je n'en suis pas moins un grand connaisseur en peinture, musique et poésie. Menez-moi les yeux fermés dans la galerie de Florence et devant chaque tableau je vous dirai le nom du peintre, ou du moins l'école à laquelle il appartient. La musique ? Bouchez-moi les oreilles et pas une fausse note ne m'échappera. La poésie ? Je connais toutes les actrices d'Allemagne, je sais par cœur tous les poètes. Et la nature donc ! J'ai fait deux cents milles, voyageant nuit et jour, pour voir une seule montagne d'Écosse. Mais l'Italie dépasse tout. Que dites-vous de ce paysage ? Quelle composition ! Voyez ces arbres, ces montagnes, ce ciel et en bas cette rivière ? Ne croirait-on pas un tableau ? Avez-vous vu mieux au théâtre ? On devient ici, pour ainsi dire, un poète. Des vers nous viennent à l'esprit, on ne sait d'où :

Le soir tombe sur le vallon,  
plus de chanson dans le bocage ;  
seul dans le vieux mur un grillon  
fait entendre son doux ramage.

Le marquis déclamaient ces mots sublimes avec une émotion débordante, jetant un regard exalté vers la vallée riante au soleil du matin.

Quelques jours plus tard, j'allais, à une heure assez avancée, rendre visite au marquis. Hyacinthe était seul dans le salon, occupé à nettoyer les éperons d'or de son maître qu'on pouvait voir, par la porte entrouverte de la chambre à coucher, à genoux devant une madone et un grand crucifix.

Il faut que vous le sachiez, lecteurs, le marquis, cet homme éminent, est maintenant bon catholique ; il pratique toutes les cérémonies de l'église hors de laquelle il n'est point de salut, et même, quand il se trouve à Rome, il a un chapelain particulier à son service, comme en Angleterre il a les meilleurs chevaux de course et à Paris la meilleure danseuse.

— Monsieur Gumpel est en prières, murmura Hyacinthe avec un sourire entendu, et en me montrant d'un signe la chambre à coucher, il ajouta, plus bas encore : Tous les soirs, il reste ainsi deux heures à genoux devant la prima donna à l'enfant Jésus. Une magnifique image, qui lui coûte six cents flor'ns.

— Et vous, monsieur Hyacinthe, pourquoi ne vous mettez-vous pas à genoux derrière lui ? Serait-ce que vous n'aimez pas la religion catholique ?

— Je l'aime et je ne l'aime pas, répondit-il en hochant la tête. Cette religion est bonne pour un baron distingué, qui n'a rien à faire de toute la journée, et pour un amateur d'art ; mais ce n'est pas une religion pour un hambourgeois, pour un homme qui est dans les affaires, ni surtout pour un employé de la loterie.

A chaque tirage, il me faut copier exactement les numéros, et si alors il m'arrive d'être étourdi par le boum ! boum ! d'une cloche catholique ou d'avoir la vue brouillée par un nuage d'encens catholique, je me trompe dans mes écritures, je mets un chiffre pour un autre, ce qui peut causer des catastrophes. Je l'ai dit souvent à Monsieur Gumpel : Votre Excellence est riche et peut être catholique autant qu'il lui plaît, vous pouvez vous laisser enfumer l'esprit à la manière catholique, devenir aussi bête qu'une cloche catholique, vous aurez toujours à manger ; mais moi, je suis un homme d'affaires et dois garder mes facultés intactes, pour gagner ma vie. Monsieur Gumpel estime évidemment que c'est nécessaire pour la culture et que sans devenir catholique je ne puis rien comprendre aux peintures et aux sculptures, qui font partie de la culture, comme par exemple à Jean de Fièsle, au Corretchio, au Carratchio, au Carravatchio, mais j'ai toujours pensé qu'ils auront beau faire, Corretchio, Carratchio et Carravatchio, si on ne vient pas jouer chez moi, ce sera ma Patchio. Je dois aussi vous avouer, monsieur le docteur, que la religion catholique ne me fait même pas plaisir et vous devez me donner raison, vous qui êtes un homme raisonnable. Je n'y vois rien d'agréable, on croirait que le bon Dieu, Dieu me pardonne, vient de trépasser, on y respire une odeur d'encens comme autour d'un cercueil, avec une musique d'enterrement, bonne pour

vous donner la mélancolique. Non, je vous le dis, ce n'est pas une religion pour un Hambourgeois.

— Et la religion protestante, qu'en pensez-vous ?

— Celle-là, par contre, est trop raisonnable pour moi monsieur le docteur, et s'il n'y avait pas d'orgue dans leurs églises, ce ne serait plus une religion du tout. Entre nous, soit dit, cette religion-là ne peut faire de mal, pas plus qu'un verre d'eau pure, mais pas de bien non plus. J'en ai essayé, et l'essai m'a coûté quatre marks et quatorze schellings.

— Comment cela, mon cher monsieur Hyacinthe ?

— Voyez-vous, monsieur le docteur, j'ai pensé comme ceci. C'est sans doute une religion éclairée, sans mystère et sans miracle ; pourtant il faut bien qu'elle contienne un peu de mystère et puisse faire à l'occasion un tout petit miracle, si elle veut passer encore pour une religion présentable. Mais qui va faire un miracle ici ? me disais-je une fois que j'étais entré à Hambourg, dans une église protestante de l'espèce la plus dénudée, rien qu'avec des murs blancs et des bancs de bois brun, et rien au mur qu'un tableau noir, avec une douzaine de chiffres à la craie. Peut-être, continuais-je à penser, que tu la juges mal, et que ces chiffres sont tout aussi bien capables de faire un miracle qu'une image de la mère de Dieu ou un os de son mari saint Joseph, et pour tirer la chose au clair, voilà que je retourne à Altona et vais jouer ces numéros à la loterie d'Altona, je mets huit schellings

sur l'ambe, six sur le terne, quatre sur le quaterne et deux sur la quinte. Eh bien, sur mon honneur je vous le jure, pas un des numéros protestants n'est sorti. Alors, je n'ai plus eu de doute sur ce qu'il me fallait penser, et j'ai dit : Ne me parlez plus d'une religion qui n'est même pas capable de faire sortir un ambe ; ce n'est pas moi qui serai assez fou, quand déjà elle m'a fait perdre quatre marks et quatorze schellings, de jouer sur elle mon bonheur éternel.

— Certainement la vieille religion juive doit vous sembler plus efficace, mon cher ?

— Monsieur le docteur, ne me parlez pas de la vieille religion juive, je ne la souhaite pas à mon pire ennemi. Elle ne vous attire que honte et opprobre. Je vous le dis, ce n'est pas une religion, c'est une calamité. J'évite avec soin tout ce qui peut m'en faire souvenir, et comme mon nom de Hirsch en hébreu signifie Hyacinthe, je l'ai mis de côté, et je signe aujourd'hui : Hyacinthe, buraliste, chirurgien et expert. J'y ai trouvé là encore l'avantage de n'avoir pas à faire changer la lettre *H* de mon cachet. Je vous assure que le nom qu'on porte, en ce monde, a beaucoup d'importance, le nom fait beaucoup. Quand je signe Hyacinthe, cela sonne tout autrement que Hirsch, et personne ne peut me traiter comme un vieux chiffon.

— Mon cher monsieur Hyacinthe, qui s'en aviserait ? Vous paraissez si avancé pour la culture, qu'on

reconnaît en vous l'homme cultivé avant même que vous ayez ouvert la bouche pour parler.

— Vous avez raison, monsieur le docteur, j'ai marché, dans le chemin de la culture, à pas de géant. Je ne sais pas, quand je serai de retour à Hambourg, qui je pourrai fréquenter ; et pour la religion, je sais ce que je vais faire. En gros, je pourrai encore m'arranger du nouveau culte d'Israël, je veux dire du service selon le rite purement mosaïque avec des chants transcrits en lettres allemandes, des sermons touchants et quelques petits mystères, dont une religion ne peut pourtant se passer. Aussi vrai que Dieu me protège, je ne demande pour moi rien de mieux, et c'est une religion qui mérite d'être soutenue. J'y contribuerai pour ma part, et compte, quand je serai à Hambourg, me rendre au nouveau temple chaque samedi qui ne sera pas jour de tirage. Il y a malheureusement des gens qui parlent mal de ce nouveau culte et prétendent qu'il peut donner lieu, révérence parler, à un schisme, mais je puis vous garantir que c'est une bonne et pure religion, même trop bonne pour l'homme du commun, qui peut avoir besoin encore de la religion ancienne. L'homme du commun a besoin d'une certaine bêtise, pour s'y trouver à l'aise, et c'est sa bêtise qui le rend heureux. Un vieux juif à longue barbe, en habits déchirés, incapable de lire un mot en transcription, et même un peu teigneux, se sent peut-être plus heureux en son cœur que moi

avec toute ma culture. Il y a dans la rue des Boulangers à Hambourg, un homme dans une boutique, dont le nom est Moïse Chiffe, mais on l'appelle plutôt Moïse Chiffon, ou simplement Chiffon. Toute la semaine, par le vent et la pluie, il court avec son baluchon sur le dos, pour gagner ses quelques marks ; mais le vendredi soir, quand il rentre chez lui, il trouve tout allumée la lampe aux sept branches, une nappe blanche sur la table, il dépose son baluchon avec ses soucis, il se met à table avec sa femme qui est toute de guingois, et sa fille qui l'est plus encore, il déguste avec elles le poisson cuit dans la bonne sauce aux oignons, il chante les magnifiques psaumes du roi David, se réjouit de tout son cœur parce que les enfants d'Israël ont pu sortir d'Égypte, et que tous les méchants qui leur ont fait du tort sont morts, comme Pharaon, Nabuchodonosor, Haman, Antiochus, Titus et tous les gens de cette espèce, qui ont tous trépassé, pendant que lui, le Chiffon, il est encore en vie et mange du poisson avec sa femme et sa fille. Et je vous l'assure, monsieur le docteur, le poisson est savoureux, et l'homme est heureux, il n'a que faire de culture, il est heureux dans sa religion et sa houpelande verte comme Diogène dans son tonneau, heureux devant ses candélabres qu'il n'a même pas la peine de nettoyer lui-même. Et je vous le dis, si ses lampes brûlaient mal et que la femme qui en a la charge ne fût pas là, si le grand Rothschild venait

alors à entrer avec tous ses courtiers, agents de change, expéditeurs et chefs de bureau, qui l'aident à dominer le monde, et s'il lui disait : « Moïse Chiffe, je ne demande qu'une chose, dis-moi ce qu'il te faut et tu l'auras », alors, monsieur le docteur, je suis sûr que Moïse Chiffe répondrait tranquillement : « Nettoie mes lampes ! » Et le grand Rothschild dirait avec admiration : « Si je n'étais Rothschild, je voudrais être Chiffon. »

Pendant que Hyacinthe développait ainsi sa pensée, avec l'emphase épique qui lui était coutumière, le marquis s'étant relevé de son coussin vint nous trouver en marmottant encore à bouche fermée quelques pâtenôtres. Hyacinthe alla tirer le rideau de gaze verte devant le tableau accroché au dessus du prie-Dieu, éteignit les cierges et détachant du mur le crucifix de cuivre se mit à le nettoyer avec les mêmes torchons, la même conscience et la même salive, qui lui avaient servi pour les éperons de son maître, pendant que celui-ci, tout amolli de chaleur et d'attendrissement dans le domino flottant de soie bleue à franges d'argent qui lui tenait lieu de robe de chambre, le nez brillant d'un éclat mélancolique comme un louis d'or amoureux, se laissait tomber dans les coussins du sofa en soupirant : « O Jésus ! »

## XL

[SPINOZA]

On éprouve à lire Spinoza la même impression que devant la nature et son calme créateur. Une forêt de pensées hautes comme le ciel, dont les cimes fleuries sont perpétuellement agitées, pendant que les troncs inébranlables plongent leurs racines dans l'éternité du sol. Il y a dans les écrits de Spinoza un souffle venu on ne sait d'où ; on ne sent emporté par les brises de l'avenir. Peut-être que l'esprit des prophètes hébreux était encore descendu sur leur tardif héritier. Avec cela un sérieux, une fierté fondée sur la conscience de sa valeur, une grandeur de pensées qui semble être aussi une part d'héritage ; car Spinoza appartenait à une de ces famille de martyrs que les rois très catholiques avaient expulsées d'Espagne. Il s'y ajoute la patience du Hollandais qui ne

s'est jamais démentie, ni dans sa vie, ni dans ses écrits.

Il est établi que la vie de Spinoza est sans reproche, aussi pure et innocente que celle de son divin cousin Jésus-Christ. Cependant il a comme lui souffert pour sa doctrine, et porté la couronne d'épines comme lui. Il y a partout un Golgotha tout prêt pour le grand esprit qui exprime sa pensée.

Cher lecteur, si un jour vous allez à Amsterdam, faites-vous montrer par les guides la synagogue espagnole. C'est un beau bâtiment dont la toiture repose sur quatre colonnes colossales, et au milieu on voit la chaire où jadis fut prononcée la sentence d'excommunication contre le contempteur de la loi mosaïque, le hidalgo don Benedict de Spinoza. On embouchait dans ce cas une corne de bélier appelée schofar. Il faut croire qu'il y avait quelque chose de terrible en cette corne. Car j'ai lu dans la vie de Salomon Maimon qu'un jour le rabbin d'Altona s'efforçait de le ramener, lui disciple de Kant, à la foi des ancêtres, et comme il s'obstinait en ces hérésies philosophiques, l'autre devint menaçant et lui montrant le schofar lui dit d'un ton sinistre : « Et cela, sais-tu ce que c'est ? » A quoi le disciple de Kant ayant répondu : « C'est une corne de bélier », le rabbin, saisi d'effroi, tomba à la renverse.

C'est de cette corne que fut accompagnée l'excommunication de Spinoza, solennellement exclu

de la communauté israélite et déclaré indigne de porter désormais le nom de Juif. Ses ennemis chrétiens ont eu assez de générosité pour le lui laisser. Mais les Juifs, gardes suisses du déisme, furent inexorables, et on montre encore à Amsterdam l'endroit de la synagogue espagnole où ils tiraient contre lui leurs longues dagues.

## XLI

## [DERNIÈRES PAROLES]

Je me demande si j'existe encore. Mon corps est ratatiné à ce point qu'il ne me reste à peu près rien de vivant que la voix, et mon lit me fait songer au tombeau parlant de l'enchanteur Merlin qui se trouve en Bretagne, dans la forêt de Brocéliande, sous des chênes élevés dont les cimes montent au ciel comme des flammes verdoyantes. Hélas ! pour ces arbres et cet air frais je t'envie, mon collègue Merlin, car je n'ai pas la moindre feuille verte qui murmure en mon tombeau de crin, à Paris, où je n'entends du matin au soir que le roulement des voitures accompagné de coups de marteaux, de criaileries et d'un cliquetis de piano. Une sépulture sans repos, la mort sans le privilège des trépassés qui n'ont plus à dépenser d'argent, ni de lettres à écrire, ni surtout de livres. C'est une triste situation. Depuis longtemps on a pris

les mesures pour mon cercueil, et aussi pour ma nécrologie, mais je mets si longtemps à mourir que cela en devient ennuyeux pour moi-même autant que pour mes amis. Mais patience, tout a une fin. Un jour vous trouverez fermée la boutique où les marionnettes de ma fantaisie ont si souvent joué pour vous...

Sur le lit de mort on devient très sensible et tendre on voudrait faire la paix avec Dieu et le monde. Je l'avoue, j'ai égratigné; j'ai mordu, je n'ai pas été un agneau. Mais croyez-moi, ces agneaux tant vantés de la mansuétude se conduiraient peut-être moins dévotement s'ils avaient reçu en partage les crocs et les griffes du tigre. C'étaient mes armes naturelles; je puis me rendre cette justice que je m'en suis rarement servi. Depuis que j'ai moi-même besoin de la miséricorde divine, j'ai déclaré à tous mes ennemis une amnistie générale; c'est pourquoi je n'ai pas inséré en ce recueil plus d'une belle poésie, dirigée contre de hautes ou négligeables personnalités. D'autres, qui contenaient des épigrammes contre le bon Dieu lui-même, ont été livrées aux flammes sans hésitation: il vaut mieux que ce soit la poésie qui brûle et non pas le poète. Oui, comme avec la créature, j'ai fait la paix avec le Créateur, pour la grande irritation des mes amis éclairés qui m'ont reproché cette chute en d'anciennes superstitions, car c'est ainsi qu'ils nommaient volontiers mon retour à Dieu. D'autres, en leur intolérance, sont allés plus loin

encore. Le haut clergé de l'athéisme s'est réuni pour me jeter l'anathème et il y a des prêtres fanatiques de l'incrédulité qui voudraient me mettre à la torture pour que je fasse l'aveu de mes hérésies. Heureusement qu'ils n'ont à leur disposition d'autres instruments de torture que leurs écrits. Mais je n'ai pas besoin de torture pour tout avouer. Oui je suis revenu à Dieu comme l'enfant prodigue, après avoir longtemps gardé les pourceaux à l'école de Hegel. Quelle est l'épreuve qui m'a ramené ? Peut-être une raison plus haute. La nostalgie du ciel s'est emparée de moi et m'a poussé, à travers forêts et précipices, par les vertigineux sentiers de la dialectique. Sur son chemin j'ai trouvé le dieu des panthéistes mais n'ai pu l'utiliser. Ce pauvre être de rêve est à tel point engagé et impliqué dans le monde qu'il y est comme en prison, capable seulement de nous regarder fixement, sans force ni volonté. Pour avoir une volonté, il faut une personnalité, et pour que cette volonté se manifeste, il faut les coudées franches. Si l'on veut un Dieu qui soit en état de nous venir en aide, ce qui est encore l'essentiel, il faut bien lui accorder la personnalité, la transcendance et les attributs de sainteté comme l'absolue bonté, l'absolue sagesse, l'absolue justice, et ainsi de suite. L'immortalité de l'âme et la survie après la mort nous sont alors données par dessus le marché, comme le bel os à moelle que le boucher, s'il est content d'un client, jette gratis en son panier

Dans la langue culinaire des Français cet os à moelle est appelé la réjouissance, et on en fait d'excellents bouillons, qui rendent les forces aux malades. Je n'ai pas refusé la réjouissance, je m'en suis fait un régal pour mon âme ; quel homme doué de sentiment pourrait-il m'en blâmer ?

J'ai parlé du dieu des panthéistes. Je dois remarquer en passant que ce n'est pas vraiment un dieu, et que la plupart des panthéistes sont des athées honteux, qui ont moins peur de la chose que de son ombre sur le mur, et de son nom. En Allemagne, il sont presque tous joué la même comédie de quinze ans avec le bon Dieu, pendant la Restauration, qu'en France les royalistes constitutionnels, qui étaient républicains de cœur, avec la royauté. Après la révolution de juillet, de part et d'autre du Rhin, on a jeté le masque. Depuis lors et surtout depuis la chute de Louis-Philippe, le meilleur des rois qui ait jamais porté la couronne d'épines constitutionnelle, l'opinion s'est formée en France qu'il n'y avait que deux formes de gouvernement acceptables, aussi bien en théorie qu'en pratique, la monarchie absolue et la république, et que les mélanges intermédiaires étaient insoutenables, faux et funestes. De la même manière on a vu poindre en Allemagne l'idée qu'il fallait choisir entre la religion et la philosophie, entre le dogme révélé et les dernières conséquences du raisonnement, entre le Dieu absolu de la Bible et l'athéisme.

Plus les caractères sont décidés, plus aisément ils se soumettent à ces dilemmes. En ce qui me concerne je ne puis me vanter d'avoir accompli aucun progrès en politique ; je suis resté fidèle aux principes démocratiques que j'ai servis dès ma jeunesse, et mon zèle n'a fait que devenir plus ardent. Mais en théologie il faut que je m'accuse de régression, puisque, comme je l'ai dit plus haut, je suis revenu à la vieille superstition d'un dieu personnel ; ce n'est pas une chose qu'on puisse effacer, comme certains de mes amis éclairés, dans une excellente intention, ont tenté de le faire. Toutefois je dois protester énergiquement contre le bruit qui me prétend conduit, par cette régression, jusqu'au seuil ou même au sanctuaire d'une église déterminée. Non, mes convictions et mes conceptions religieuses ne sont attachées à aucune église ; aucun son de cloche ne m'a étourdi, aucune flamme de cierge ne m'a ébloui. Je ne me suis livré à aucun jeu de symbolisme, je n'ai pas renoncé entièrement à ma raison. Je n'ai rien abjuré, pas même mes anciennes divinités païennes, dont je me suis détourné il est vrai, mais à l'amiable et affectueusement. C'est en mai 1848, le jour même où je suis sorti pour la dernière fois, que j'ai pris congé de la belle idole adorée au temps de mon bonheur. Je m'étais traîné, à grand peine, jusqu'au musée du Louvre, et je faillis m'écrouler à terre en pénétrant dans la salle sublime où se tient sur son socle la déesse

bénie de la beauté, Notre-Dame de Milo. Je suis resté longtemps étendu à ses pieds, pleurant à faire pitié à une pierre. Aussi la déesse eut-elle pour moi un regard qui me plaignait, mais sans me consoler, comme si elle eût voulu me dire : « Ne vois-tu donc pas que je ne puis rien faire pour toi, je n'ai pas de bras ! »

Mais je m'arrête, car j'en viens à un ton larmoyant qui pourrait bien prendre le dessus quand je pense, cher lecteur, qu'il me faut aussi te faire mes adieux. J'en suis ému et j'en ai du regret. L'auteur s'habitue à son public comme si c'était un être raisonnable. Toi aussi, mon cher lecteur, cela te fait de la peine que je te dise adieu, et je vois de précieuses perles tomber de tes glandes lacrymales. Rassure-toi, nous nous retrouverons dans un monde meilleur où je tâcherai que mes livres soient meilleurs aussi. A la condition toutefois que j'y recouvre la santé, et que Swedenborg ne m'ait pas trompé. Il affirme avec assurance que nous continuons nos occupations dans l'autre monde comme si de rien n'était, gardant notre caractère et notre constitution physique que la mort ne dérange pas notablement. Swedenborg est une nature d'homme fort estimable, et ses témoignages sont dignes de foi puisqu'il a vu de ses yeux, dans l'autre monde, les personnages qui avaient joué un rôle en celui-ci. La plupart, dit-il, étaient restés les mêmes, avec les mêmes occupations, ce qui leur donnait un air suranné, rococo, assez risible parfois.

Par exemple notre cher docteur Martin Luther en était demeuré au même point de sa théorie de la grâce, ressassant jour après jour, depuis trois cents années, les mêmes arguments quelque peu éventés, comme feu le baron Eckstein, qui pendant vingt ans a fait imprimer dans la *Gazette universelle* le même article, remâchant toujours la même pâte, tournée à l'aigre, des Jésuites. Mais tous les morts illustres que vit Swedenborg n'étaient pas ainsi pétrifiés ; d'autres avaient largement développé leurs caractères, en bien comme en mal, ce qui donnait lieu souvent à de curieuses conséquences. Des héros et des saints étaient devenus des canailles ou des propres-à-rien, et le contraire arrivait aussi. Par exemple, l'adoration et les prières de toute la chrétienté avaient tourné la tête à saint Antoine, qui après avoir résisté sur terre aux plus dures épreuves était devenu là-bas un impertinent coquin et un fieffé polisson, luttant avec son cochon à qui se roulerait le mieux dans la fange. Suzanne, trop sûre de sa chasteté, avait donné dans le premier panneau, et victorieuse des vieillards de ce monde, s'était laissé séduire là-bas par le fils de David, le jeune Absalon. Les filles de Loth, au contraire, se sont assagies avec le temps et passent dans l'autre monde pour des modèles de bonne tenue ; mais leur vieux père s'est mis à boire.

Si folles que paraissent ces nouvelles de là-bas, elles contiennent pourtant beaucoup de sens et de

sagacité. Le grand voyant scandinave concevait l'unité indivisible de notre existence, connaissait et reconnaissait les droits imprescriptibles de l'individualité. La survie après la mort n'est pas pour lui une mascarade où nous nous habillons d'un autre costume et d'un autre homme ; l'homme et le costume restent ce qu'ils sont. Dans l'autre monde de Swendeborg, il y a même du bonheur pour les pauvres Groenlandais qui demandaient jadis aux missionnaires venus pour les convertir s'il y avait des phoques dans le paradis chrétien. Comme on leur disait que non, ils répondirent tristement que dans ce cas il n'était pas fait pour les Groenlandais, qui sans phoques ne peuvent pas vivre.

Quelle révolte de l'âme contre la pensée de la destruction de notre personnalité, de l'anéantissement éternel ! L'horreur du vide qu'on attribue à la nature appartient bien davantage à la conscience humaine. Console-toi, cher lecteur, il y a une survie, et dans l'autre monde nous aurons, nous aussi, nos phoques.

Et maintenant, adieu, et si je reste à te devoir quelque chose, il faut m'envoyer ton relevé.

*Écrit à Paris, le 30 septembre 1851.*

HENRI HEINE.

## NOTES

- I. — Cette pièce fait partie des *Chansons*, dans les *Peines de jeunesse*, éditées en 1821. Elle ne peut se rapporter à la grande déception qu'il eut le 1<sup>er</sup> mai de cette année, en apprenant le mariage de celle qu'il considérait comme sa fiancée, mais à un autre chagrin, qui lui venait sans doute de la même personne. Les débuts de son amour pour Amélie Heine avaient été malheureux, comme l'atteste une lettre désespérée à Christian Sethe, en date du 27 octobre 1816, qui commence ainsi : « Elle ne m'aime pas ».
- II, *Balthazar*. — Ce poème est une des *Romances* insérées dans les *Peines de jeunesse*. Heine, par la suite, disait l'avoir écrit à seize ans, sous l'influence de l'hymne *Vaihi bakhatzi ha-laïlah*, qui est chanté à la fête de la Passah, anniversaire du jour où Israël fut délivré de la captivité en Égypte.
- III, IV, V, VI, VII, VIII, IX. — *Intermède lyrique* (1823).
- X, XI. — *Le Retour* (1824).
- XII. — Cette pièce insérée dans le recueil *Le Retour* (1824) aurait été inspirée à Heine, d'après un souvenir conservé dans sa famille, par une jeune juive de Gnesen qu'il avait rencontrée dans la rue, à Berlin, et sauvée de la misère. Il accomplit, dans la deuxième strophe, le geste rituel de la consécration.

XIII, XIV. — *Le Retour* (1824).

XV. — Cette pièce de vers est tirée d'une lettre à Moïse Moser, en date du 25 octobre 1824. Heine l'envoie d'avance à son ami en lui expliquant qu'elle est destinée à servir de dédicaces à l'exemplaire, qu'il compte lui faire parvenir bientôt, du *Rabbin de Bacherach*. Au sujet de cet ouvrage, voir l'*Introduction*.

XVI. — C'est l'un des petits poèmes insérés dans le récit en prose du *Voyage dans le Harz*, qui est le premier des *Tableaux de Voyage* (1824). Heine passait la nuit, non loin de Goslar, dans la maison d'un garde forestier.

XVII, *A un apostat*. — Cette pièce qui n'a pas été publiée du vivant de Heine paraît se rapporter à la conversion de son ami Gans, qui eut lieu à peu près en même temps que la sienne.

XVIII, *Le nouvel hôpital israélite de Hambourg*. — *Poésies de circonstance* (1846). Cet hôpital avait été inauguré en 1842, et l'homme de bien qui l'avait fondé n'était autre que l'oncle Salomon.

XIX, XX. — *Atta Troll* (1841). Au sujet de cet ouvrage, Heine écrivait à sa mère, le 21 février 1843 : « Tu m'interroges sur *Atta Troll* ; il se peut qu'un Juif partisan de l'émancipation lui ait donné quelque couleur ; mais ce que j'avais surtout dans l'esprit, c'était la satire des idées libérales et humanitaires, entre nous soit dit. »

XXI, XXII, XXIII, XXIV. — *L'Allemagne* (1844).

XXV, *Le dieu Apollon*. — *Romancero. Histoires* (1851).

XXVI, *Le veau d'or*. — *Romancero. Histoires* (1851).

XXVII, *Le roi David*. — *Romancero. Histoires* (1851).

XXVII, *Arrogance*. — *Romancero. Lamentations* (1851).

XXVI, *Le roi Salomon*. — *Romancero. Lazare* (1851).

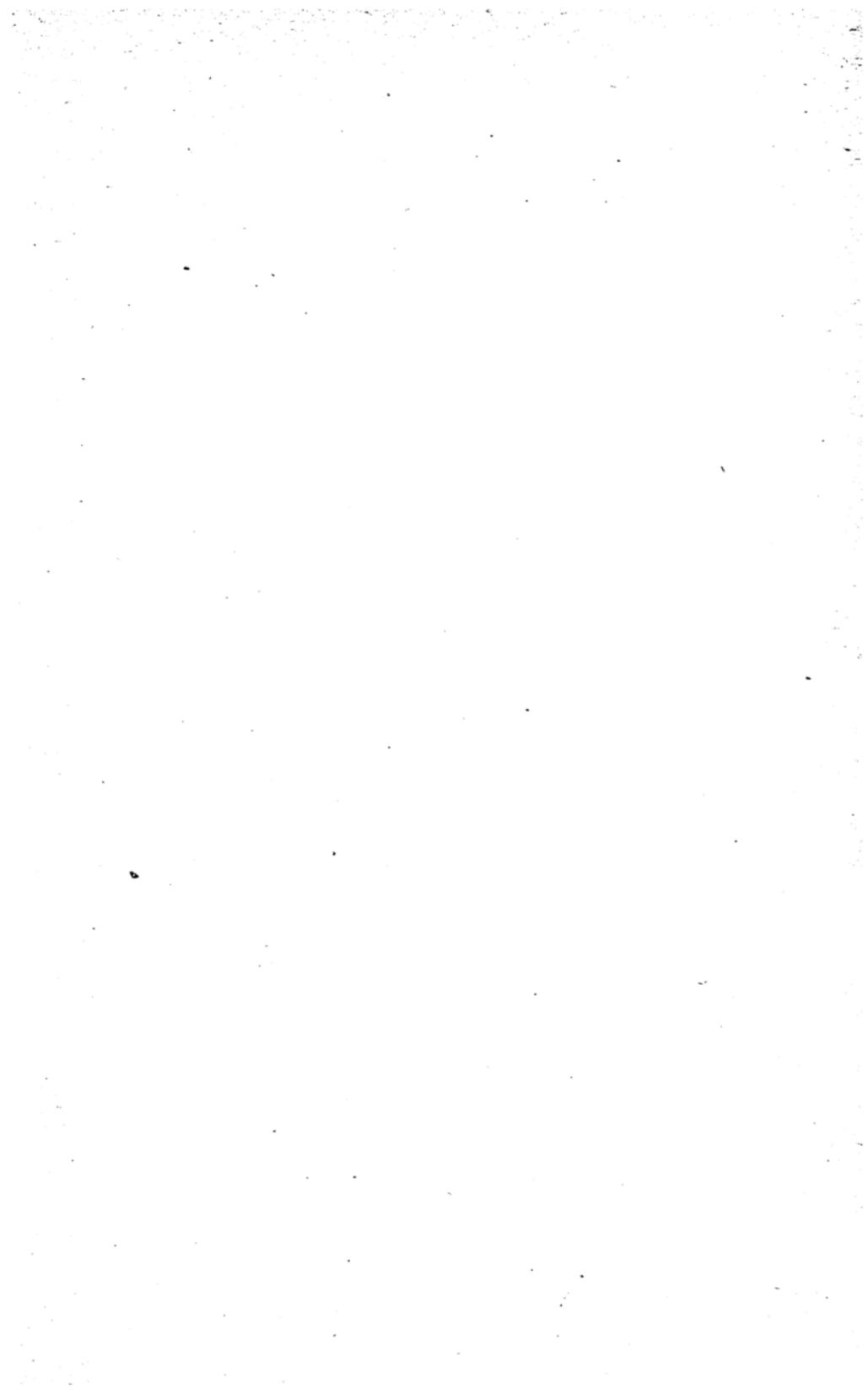
- XXX, *Anniversaire*. — *Romancero, Lazare* (1851).
- XXXI, *La princesse Sabbat*. — *Romancero, Mélodies hébraïques* (1851).
- XXXII, *Jehouda ben Halevy*. — *Romanzero, Mélodies hébraïques* (1851). Sur les poètes juifs cités par Heine, on peut consulter l'*Anthologie juive* de M. Edmond Fleg.
- XXXIII, *Discussion*. — *Romancero, Mélodies hébraïques* (1851).
- XXXIV, *Ce qu'on entend*, — *Dernières poésies* (1856).
- XXXV, *Cœurs froids*, — *Dernières poésies* (1856).
- XXXVI, *Malédiction*, — *Dernières poésies*. Appendice à *Lazare* (1856).
- XXXVII, *Halleluia*, — *Dernières poésies* (1856).
- XXXVIII, *Le rabbin de Bacherach*. — Comme il a été dit dans l'*Introduction*, le troisième chapitre a été écrit longtemps après les deux premiers, et en remplacement d'une autre version perdue. Heine écrit, le 21 juillet 1840, à Julius Campe : « Ce tableau des mœurs du moyen âge date d'une quinzaine d'années. Je ne donne ici que l'exposition du livre, qui a été détruit par un incendie chez ma mère, peut-être pour mon bien. Car dans la suite apparaissaient les idées les plus hérétiques, qui auraient fait scandale aussi bien chez les Juifs que chez les Chrétiens. »
- XXXIX, *Gumpel-Gumpelino et Hirsch-Hyacinthe*. — Cette brillante esquisse est extraite des chapitres I, II, III et X des *Bains de Lucques*, dans la deuxième partie des *Tableaux de Voyage* (1828).
- XL, *Spinoza*. — *Histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne* (1834). Traduction du texte allemand.
- XLI, *Dernières paroles*. — C'est l'adresse au lecteur qui fait suite au *Romancero* (1851).



## TABLES DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	7
POÉSIE.	
I [LE MALHEUR].....	29
II [BALTHAZAR].....	30
III [BONHEUR].....	33
IV [DOULEUR].....	34
V [FOLIE].....	35
VI [APRÈS].....	36
VII [MESSAGES].....	38
VIII [CONVERSATION].....	39
XI [POISON].....	41
X [RENCONTRE].....	42
XI [MAXIMES].....	44
XII [BÉNÉDICTION].....	45
XIII [MIRACLE].....	46
XIV DONNA CLARA.....	49
XV [DÉDICACE].....	54
XVI [PROFESSION DE FOI].....	56
XVII A UN APOSTAT.....	60

XVIII [LE NOUVEL HOPITAL ISRAËLITE DE HAMBOURG].....	61
XIX [HÉRODIADÉ].....	63
XX [ÉGALITÉ].....	70
XXI [SERMENT].....	73
XXII [SECTES].....	75
XXIII [LA CROIX].....	77
XXIV [RETOUR AU FOYER].....	80
XXV LE DIEU APOLLON.....	84
XXVI LE VEAU D'OR.....	91
XXVII LE ROI DAVID.....	93
XXVIII ARROGANCES.....	95
XXIX SALOMON.....	97
XXX ANNIVERSAIRE.....	99
(XXXI-XXXIII) MÉLODIES HÉBRAIQUES.....	101
XXXI LA PRINCESSE SABBAT.....	101
XXXII JEHOUDA BEN HALÉVY.....	110
XXXIII DISCUSSION.....	156
XXXIV CE QU'ON ENTEND.....	179
XXXV CŒURS FROIDS.....	182
XXXVI MALÉDICTION.....	185
XXXVII HALLELUIA.....	187
PROSE	
XXXVIII LE RABBIN DE BACHERACH.....	193
XXXIX GUMPÉL-GUMPÉLINO ET HIRSCH- HYACINTHE.....	204
XL SPINOZA.....	218
XLI [DERNIÈRES PAROLES].....	221
NOTES.....	229





ACHEVÉ D'IMPRIMER A DIJON  
POUR F. RIEDER ET C<sup>10</sup> PAR  
MAURICE DARANTIERE  
EN JUIN 1926